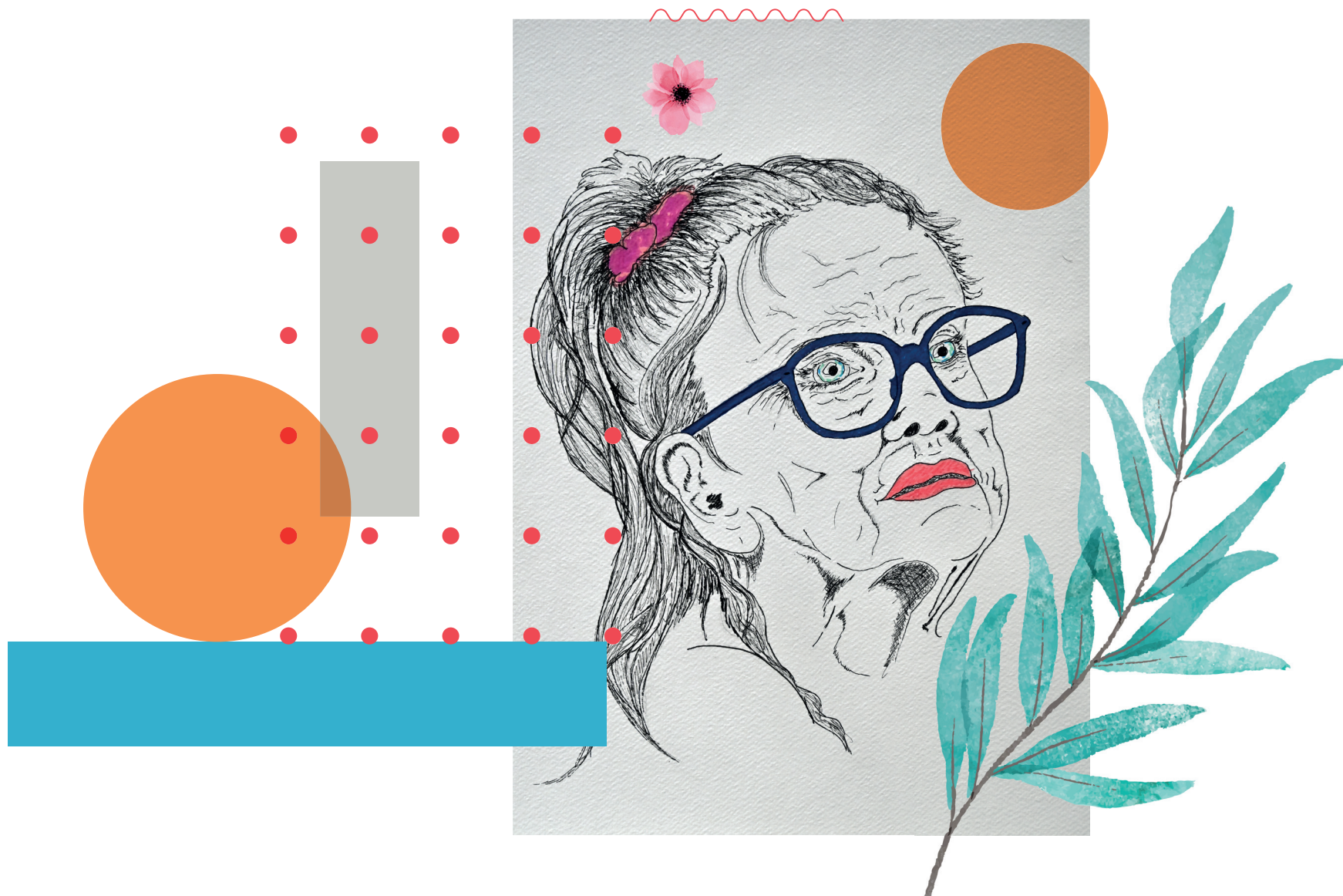


La beauté du souvenir #4

Résidence artistique – Saison 2023-2025
Compagnie Liria – Simon Pitaqaj



La beauté du souvenir

Résidence artistique – Saison 2023-2025
Compagnie Liria – Simon Pitaqaj

Dirigé par : Simon Pitaqaj
Intervenants : Henry Lemaigre (récolte des témoignages, théâtre, chant)
Jeanne Guillon Verne (comédienne)
Valeria Daffarra (comédienne)
Manon Falippou (comédienne)
Brahim Ahmadouche (comédien)
Ambre Gollut (chant et musique)
Fanny Perrier-Rochas (chant et musique)
Victor Pitoiset (musique)
Antoine Beux (musique)
Violette Palasi (portraitiste)

Transcription : Henry Lemaigre
Relecture : Isabelle Desmoulins, Henry Lemaigre, Simon Pitaqaj
Administration : Marine Druelle
Graphisme : Ada Seferi

Équipe EHPAD Galignani
Nadia CARCASSET, Directrice des sites d'hébergement EHPAD et de l'USLD de la direction
commune CHA - CHSF
Isabelle Desmoulins : Psychologue
Marlène Marques : Animatrice

Résidence soutenue par : la DRAC Ile-de-France, ARS Ile-de-France, Fondation de France,
région Ile-de-France, département de l'Essonne, agglomération Grand Paris Sud, Théâtre de
Corbeil-Essonnes, EHPAD Galignani





LE PROPOS

Le projet La beauté du souvenir a pour vocation d'être un espace temps de liberté d'expression, d'évasion, d'ouverture vers la création et ainsi la vie.

La beauté du souvenir est un projet qui rassemble différentes disciplines : le récit de vie, l'écriture, le jeu théâtral, la danse, la photographie, le conte, la musique, l'exposition et le spectacle. Cette pratique artistique a permis de développer les capacités relationnelles, de créer du lien entre les bénéficiaires, les relations intergénérationnelles et de se réunir autour d'un projet commun. De plus, le projet a permis à d'améliorer le mieux-être, la confiance en soi, la qualité de vie et donc l'autonomie des bénéficiaires.

En participant à La beauté du souvenir, le regard que l'on porte les uns sur les autres évolue. Ils ne sont plus des patients, des résidents, des soignants mais des hommes et des femmes, au même niveau, partageant des souvenirs d'enfance, de leur famille, de leurs amours, l'amitié, le pays, le village, des chansons. Partageant des moments de rires, de larmes, de débats.

Le travail sur les souvenirs et la mémoire reste difficile pour certains résidents en raison de leurs conditions physiques, psychiques, cognitives ou de leurs réticences. Nous avons diversifié les ateliers, par des jeux théâtraux, la danse, la musique et les chants permettant de travailler autrement la mémoire, de libérer plus facilement la parole.

“ Une naissance, c’est ça mon plus beau souvenir et j’aimerais que ça se renouvelle.”

Marlène Marques, animatrice.

Un beau souvenir c’est quand à chaque fois qu’on se rappelle de lui ça nous donne des papillons dans le ventre, toujours les papillons dans le ventre. Ça nous provoque plein d’émotions, plein de choses et quand on a des pensées pas très positives on arrive à s’évader grâce à ces souvenirs.

Pour nos résidents, les beaux souvenirs se situent beaucoup dans l’enfance, leurs parents, leur famille, les fêtes de famille. Alors que après, quand ils deviennent plus adultes, la vie devient plus difficile, à savoir que nos résidents sont, pour beaucoup, issus de milieux ouvriers. Ils n’avaient pas de loisir, ils n’avaient pas le temps, ils n’étaient pas dans le moment présent mais toujours dans le futur pour chercher à s’en sortir, avoir un bon futur.

Quand ils deviennent âgés, on les oublie alors ils se raccrochent à leurs souvenirs, leurs souvenirs d’enfance.

Leurs souvenirs ressortent souvent quand il se passe des choses qui sortent du quotidien, des moments extraordinaires. Souvent il faut que ça vienne de l’extérieur, du renouveau, des gens qui viennent de l’extérieur, des personnes qui les sortent de leur quotidien et les aident à s’évader. On ne peut pas toujours le percevoir mais on voit dans leurs yeux qu’ils s’évadent. Ils retrouvent alors de beaux moments. Et il y a plein de choses qui peuvent faire remonter les souvenirs des résidents, une odeur, un son, le toucher, plein de choses.

Moi j’ai commencé très jeune à travailler avec des personnes âgées. Je me souviens que ça m’a peinée. Ça m’a peinée de voir que...comment le formuler...ce sont eux qui nous transmettent les choses, ce sont des parents, nos parents, avant d’être des personnes âgées, ils nous ont transmis plein de belles choses mais on les oublie. Parce qu’ils ne travaillent plus, ils sont fatigués, on ne peut plus les, pardonnez l’expression, les utiliser.

Moi ça m’a peinée.

Mais heureusement qu’il reste des personnes qui ne les oublient pas et qui permettent qu’ils puissent encore aujourd’hui nous transmettre plein de belles choses. Plus de choses qu’un livre ou bien internet, on peut apprendre plein plein de choses avec ces personnes.

Mais j’ai beaucoup de beaux souvenirs de mon travail à l’EHPAD, beaucoup. Ça fait 25 ans que j’y travaille et il y a toujours deux trois résidents qui sortent du lot. Ils sortent du lot par leurs qualités, leur caractère, leur savoir être et faire. Ils nous apprennent plein de choses en fait. La preuve c’est que je suis restée.

Il y a une chose qui me choque, les gens pensent qu’ils sont là et puis qu’il n’y a plus rien, plus rien dans le corps et plus rien dans le cerveau. Mais pas du tout. Il se passe plein de choses. Il y a du troc par exemple, ils s’échangent plein de choses, Il y a une résidente qui va échanger un doliprane contre un verre de vin. Il y a les histoires d’amour, certains résidents ont deux amoureuses sur l’EHPAD. Bref c’est comme un village dans un village. Corbeil c’est une ville mais pas non plus une grande ville.

On retrouve un village, une vie de village dans l’EHPAD.

Ils sont cachottiers, ils ont leurs secrets, ils essaient de vivre comme s’ils étaient à la maison. Ils reçoivent des amis dans leur chambre, ils cachent des amis de l’extérieur chez eux parce qu’ils n’ont pas le droit de les héberger, il y a plein de belles choses qui se passent.

Ils continuent à vivre de belles choses dans l’EHPAD.

Une chose qui m’a marquée c’est quand j’avais 28 ans. J’avais trois filles. Une résidente avait des oranges qu’elle gardait toute la semaine pour mes filles afin qu’elles aient du vrai bon jus d’orange, parce que le jus en brique c’est pas bon. Et j’ai trouvé ça super beau qu’elle s’intéresse à ma vie, à mes filles, à moi, au-delà de mon statut d’animatrice. Elle s’intéressait à l’être derrière la professionnelle. Et pareil, il y avait un monsieur qui envoyait un ami à lui pour acheter du cresson pour faire de la soupe de cresson pour mes filles.

Et je trouve que c’est trop beau.

Ces deux personnes, quand ça a été leur fin de vie, ils n’avaient malheureusement pas de famille alors j’ai demandé à la direction si je pouvais les accompagner. Ce n’était pas facile parce que nous ne sommes pas formés pour faire les accompagnements de fin de vie. Mais c’était un beau souvenir parce que je me suis dit que j’ai été là une petite partie de leur vie mais j’ai été jusqu’au bout, je les ai accompagnés. A leur enterrement il n’y avait personne sauf leur animatrice. J’étais là. Et tu vois, c’est ce genre d’événements qui marque.

Et j’espère que beaucoup de gens peuvent comprendre que quand on est dans une institution comme ça, dans un EHPAD, il n’y a pas que le professionnel, il faut garder le côté humain aussi afin d’accompagner au mieux ces gens.

Et ça tu le trouves dans peu de métier.

**“Chez nous, toute la famille faisait
de la musique. Alors moi, le dimanche,
je prenais mon accordéon,
ma mère le tsouin tsouin et Tralalalala!”**



Les danses

MOI,

Dans le temps on faisait du frotte frotte.

Des slow quoi. A cette époque-là c'était sur du tango.

Moi à l'époque j'aimais les bourrées. Ça se dansait avec des sabots en bois.

On soulevait la jambe à ce moment-là ! (rires) Des fois on se cassait la gueule quand on levait un peu trop la jambe.

Nous, on dansait pas n'importe quelle bourrée, on dansait la bourrée bourguignonne.

On dansait ensemble. C'est ça qui était important.

ET MOI

Nous à paris c'était pas du tout ça.

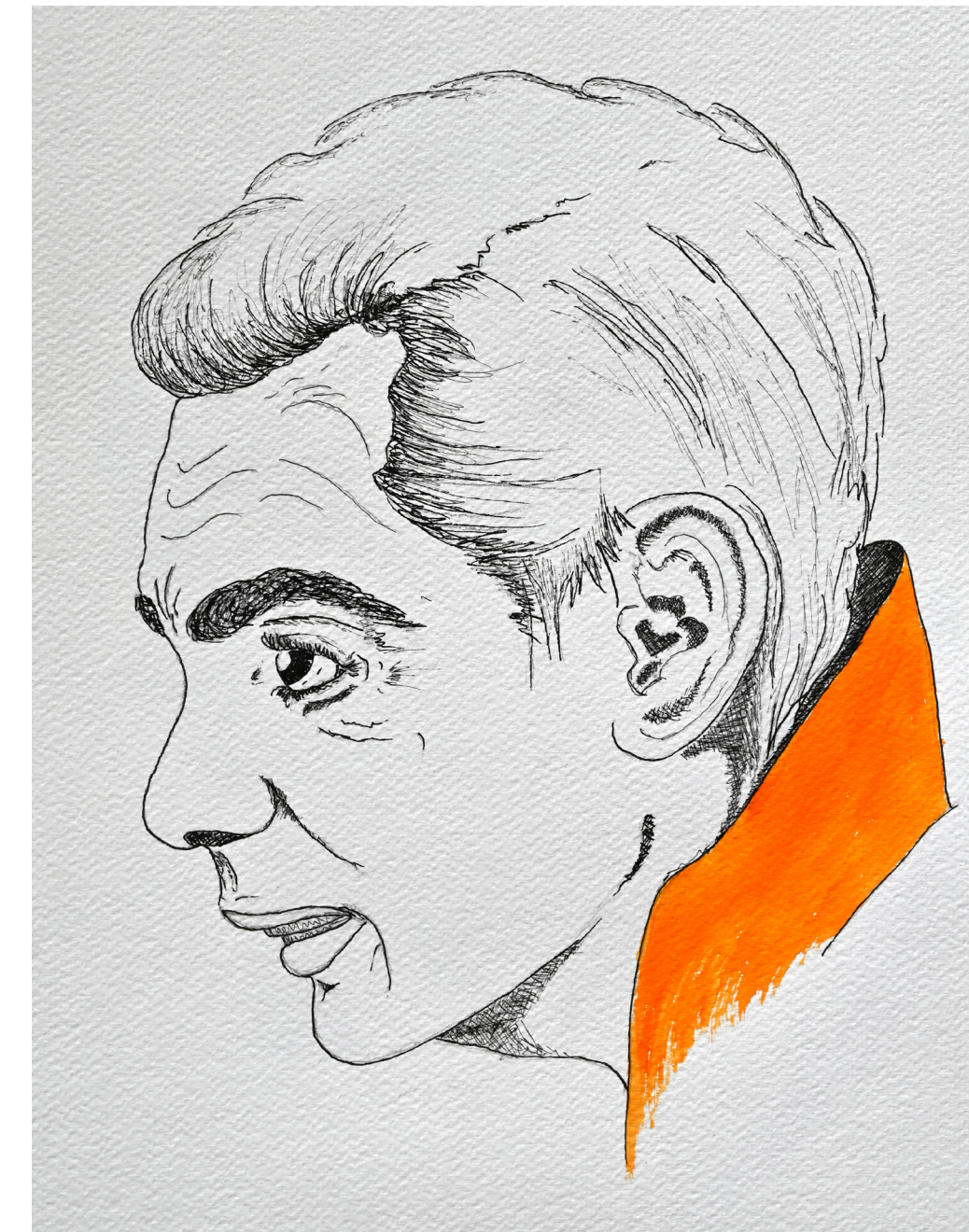
On faisait du french cancan, du rock et de la valse.

Les filles étaient en mini-jupes et quand elles dansaient ça se relevait. Et puis elles passaient par-dessus l'épaule et tout ça, c'était le rock.

Les bals ça pouvait durer des jours.

Moi je jouais dans ces bals.

On savait s'amuser mais à la fin on était crevé. Mais il fallait qu'on y aille, même quand on était crevé, allez hop ! On y va.



Le premier amour

Mon premier amour était enfant de chœur. On se voyait derrière l'église.
A cette époque-là il travaillait dans une ferme. Moi aussi je travaillais dans une ferme alors on se donnait des rendez-vous.

Mais quand j'ai fait une bêtise et que je me suis retrouvée enceinte mes parents n'étaient pas contents.

En plus, on habitait à côté des gendarmes. Et à cette époque-là, la majorité était à 21 ans.
Lui, il était plus vieux que moi, il avait pas loin de trente ans.
Moi j'en avais dix-neuf. Ça aurait pu être un détournement de mineur à cette époque-là. (rires)

Ma mère a écrit au directeur de l'hôpital et en une semaine on était marié.
Il y a pas eu de lune de miel, rien. C'était du rapide.

Mais je l'aimais.

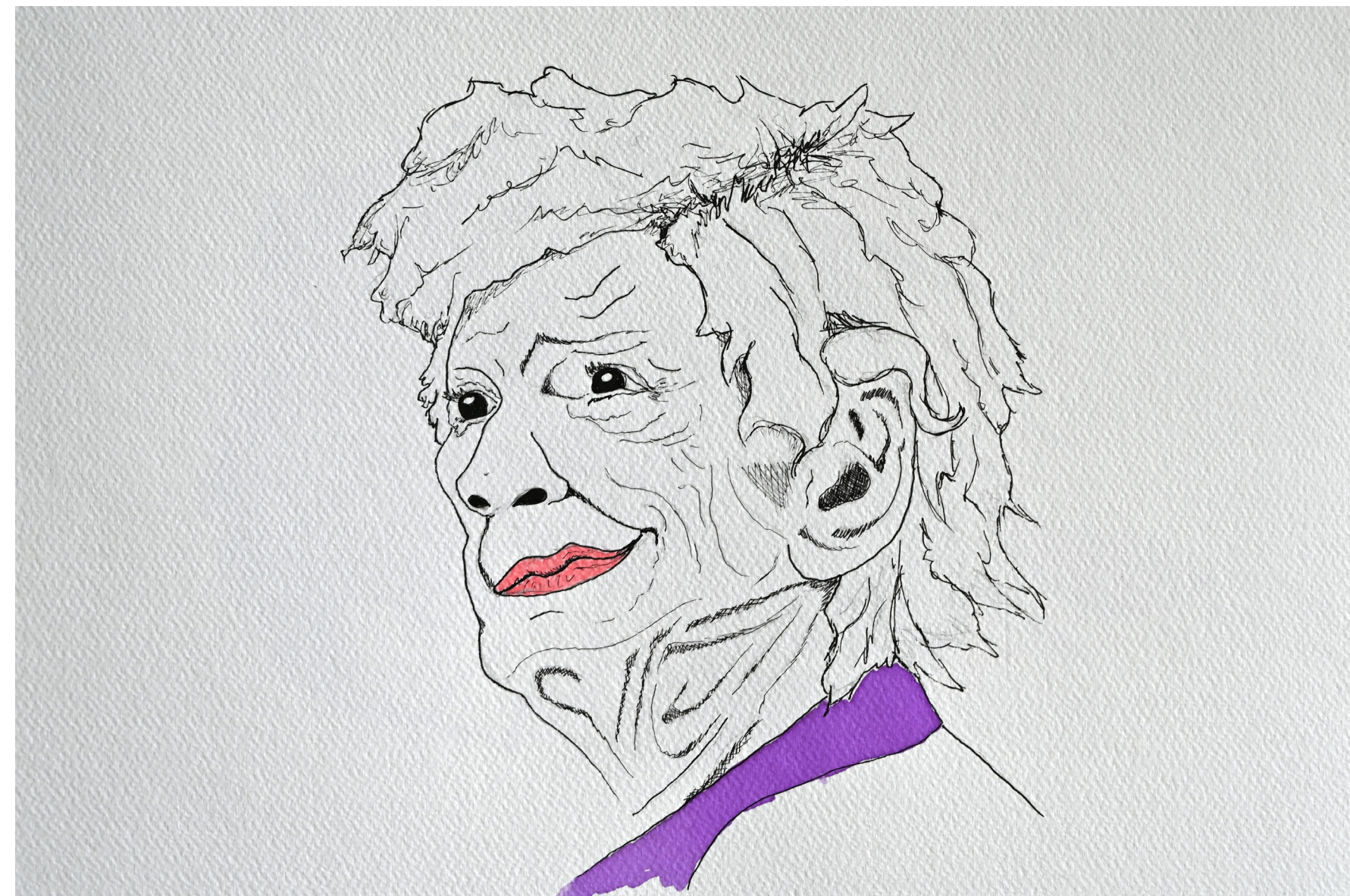
Je me suis mariée en janvier et le bébé est arrivé en juin.
C'était du rapide (rire).
Et puis ma belle-mère elle m'aimait pas.

C'est mon histoire d'amour.

La première fois qu'on s'est rencontré, c'était à l'église. On se donnait des p'tits coups d'œil, on se donnait des rendez-vous, on se faisait des signes.
Fallait pas crier dans l'église hein. (rires) Alors on allait derrière les pylônes et on se donnait rendez-vous dans les bois. Et puis un jour on a fait une bêtise. Voilà.

Mais je le regrette pas du tout.

Le bois dans lequel on se donnait rendez-vous s'appelait la « Fontaine froide ». C'est là que j'ai conçu mon premier enfant, à la « Fontaine froide », marrant hein ! (rires)



**“Ma plus belle fête, c’était le 31 décembre aux
Champs-Élysées.
Tout le monde s’embrassait, bonne année,
bonne année, c’était formidable.”**



**“ - Si je vous donne un petit objet précieux et fragile
qu’est-ce que vous me donnez ?
- Un coup de pied au cul. ”**



Anna - Pour moi la beauté c'est la gentillesse.

Ah vous savez moi j'aime la vie hein.
J'aime danser, chanter, j'ai été élevée comme ça.
Ah lala qu'est-ce que j'ai dansé.
Le 14 juillet c'était quelque chose hein!
Ah lala, j'ai dansé, dansé, dansé, j'aime ça.
Encore aujourd'hui j'aime ça.
C'est beau tout ça, c'est beau.

J'ai beaucoup, beaucoup de souvenirs, de tout.
Voyez, je suis née en Algérie.
J'aimais bien l'Algérie.
J'aimais vivre là-bas. Il y avait le beau temps, la chaleur et le froid.
On avait deux marchés. Il y avait le marché français, on l'appelait comme ça, et le marché arabe.
Moi j'allais dans le marché arabe.
Parce que ça me plaisait.
Ils étaient bien, c'était pas trop cher et ils servaient bien.
Tandis qu'à côté ils vendaient cher.
Le marché arabe était plus sympa.

Et je parlais bien l'arabe, je parle bien l'arabe.
Je sais pas comment vous dire...J'adorais l'Algérie.
J'habitais à côté d'Oran. A Mascara.

Il a fallu qu'on parte...

Je travaillais dans la couture avec des européens, avec un yougoslave, le patron de la couture c'était un yougoslave.
On faisait des costumes d'hommes.
Le patron les découpait et nous il fallait coudre.
C'était quelque chose hein. J'aimais ça.
Moi j'étais dans la veste et j'ai une copine c'était les pantalons.
Les costumes il fallait les monter, c'était pas de la rigolade !

Je me suis mariée là- bas aussi.
Mais il a fallu que je parte.
On nous renvoyait. Les riches, les patrons, les pauvres, les très riches.
Voilà, il a fallu qu'on s'en aille.

Mon père travaillait avec les arabes, il était bourrelier.
Il faisait les colliers, les ceintures, les machins des chevaux.

Le patron lui avait acheté une carriole et lui il venait et les arabes l'accompagnaient, c'était comme ça, il venait chez les gens pour travailler en carriole.

J'ai quitté l'Algérie et c'est dommage.
J'ai quitté Mascara.
J'étais née là-bas.
C'était beau, c'était une belle ville où on avait Oran à côté.
Alger, tout ça, on n'était pas loin et moi j'étais à Mascara.
On travaillait ensemble.

Partir, ça a été dur.
Toute la ville était belle ! Tout était beau !
Il y avait une grande piste.
On dansait, on chantait au milieu, on y donnait toutes les fêtes.
C'était une grande pièce, c'était énorme, c'était une Gambetta.
L'orchestre était en haut et nous on dansait en bas.
C'était fameux, c'était incroyable, c'était...je sais pas comment.

On y partageait le couscous, le tajine, oh lala !
On habitait dans une même cour.
Eux ils avaient leurs appartements et nous on avait nos appartements.

Je me souviens de tout le monde !
Ils élevaient des moutons et puis des bourricots.
C'était bien. C'était adorable.
C'est dommage qu'on ait été renvoyé de là-bas.
Les fêtes ! Le quatorze juillet dans la Gambetta, on y passait des nuits à danser et l'orchestre là-haut...J'aimais ça !
C'était le quatorze juillet.

Vous savez, on vivait ensemble, chacun chez soi mais on vivait bien.
Quand la voisine faisait le couscous elle nous apportait un plat, quand il y avait une fête elle nous apportait une bougie, on s'éclairait à la bougie ou à la lampe à pétrole.
C'était merveilleux.

J'ai été extrêmement triste quand j'ai dû partir.
Aujourd'hui ça m'est passé et quand j'y repense c'est des souvenirs agréables.
On était bien.

J'ai été élevée avec eux !
Toute la famille était en Algérie.
Vivre en Algérie c'était beau.
J'étais à Mascara.
Partir, ça a été dur.

J'ai aimé tout ça.

Je vous parle arabe comme vous voulez, l'arabe, le français, l'italien, l'espagnol.

Je parlais toutes ces langues parce qu'on était mélangé alors il fallait bien.

Il fallait que je parle avec eux donc j'ai appris.

J'ai regretté d'être partie.

On s'est fait renvoyer.

J'aimais bien l'Algérie, j'habitais à Mascara.

Mon Mari c'était un Italien, il travaillait à l'Aéroport, il s'appelait Alfred.

Il était agréable, c'était un bel homme...

Oh il était beau, c'était un beau garçon, il n'y en a pas un qui lui ressemble.

Et gentil...Alfred qu'il s'appelait.

Il a été malade.

Ses parents n'habitaient pas loin de chez moi et il est venu vivre chez eux.

Il était Italien.

On sortait, il y avait des fêtes et au fur et à mesure on dansait ensemble, on mangeait ensemble et puis...

Vous savez je vais faire 100 ans, j'ai quatre-vingt-dix ans.

C'est beau hein.

J'aimais beaucoup mon mari.

Il faisait les pièces des avions.

L'amour, quand on aime quelqu'un, qu'on le préfère, on veut passer sa vie ensemble.

J'ai eu deux enfants et mon fils c'était tout son père.

Oh lala il était beau Alfredo.

Oublier tout ça c'est dur.

Vous savez pour moi la beauté c'est la gentillesse.

Et mon mari il était gentil, il était tourneur, il travaillait dans les avions, à Orly.

Il dansait bien.

J'ai appris à parler l'italien avec lui.

Je le comprenais, je savais ce qu'il voulait.

Je suis allée une fois en Italie mais on n'est pas resté, il avait son travail en France.

C'était un copain à des amis.

Et puis petit à petit il est venu me chercher il voulait m'accompagner.

Et moi ça m'a rendue heureuse parce que j'aimais bien qu'on m'accepte.

Et moi je l'aimais bien.

Je voyais d'autres messieurs, d'autres humains mais c'était

lui...c'était lui que je voulais.

Il était gentil et agréable.

Il comprenait tout, il voulait tout, il acceptait tout.

J'ai appris l'italien avec lui.

On mélangeait toutes les langues.

Il était attentionné.

Il était beau.

Gentil mais beau aussi.

Il avait tout.

Je l'aimais bien.



Musique

Moi je jouais de l'accordéon, la musique c'était toute ma vie, les guinguettes c'était toute ma vie.

On faisait les tournées des guinguettes, on dansait et on jouait toute la nuit. On était une famille de musiciens.

A la maison c'était un bordel ! Tout le monde jouait.

Papa à l'harmonica et maman aux maracas.

Ça déménageait vous pouvez pas savoir.

Et puis mon père faisait du vélo en salle et pendant les compétitions c'est moi qui animais, c'est moi qui faisais les commentaires.

C'était fou !



José

Je ne peux pas croire que l'amour dure une vie jusqu'à la mort.

L'amour, comme toutes les choses, à la fin, il y a la mort.

Personne ne peut durer, personne.

Et la personne qui dit que l'amour dure toute une vie, elle est en train de mentir. Et elle est en train de mentir parce qu'il dure pas toute la vie.

Pour tant de choses ! Pour un oui ou pour un non. Oooh. L'amour peut finir.

Je ne sais pas si tu me comprends.

Mais peut-être je me trompe. Peut-être je me trompe.

Mais croire que l'amour dure une vie jusqu'à la fin de nos jours, ça je ne crois pas. Ça je ne crois pas parce que il y a un jour n'importe quand il peut finir.

Et quand c'est fini, c'est fini.

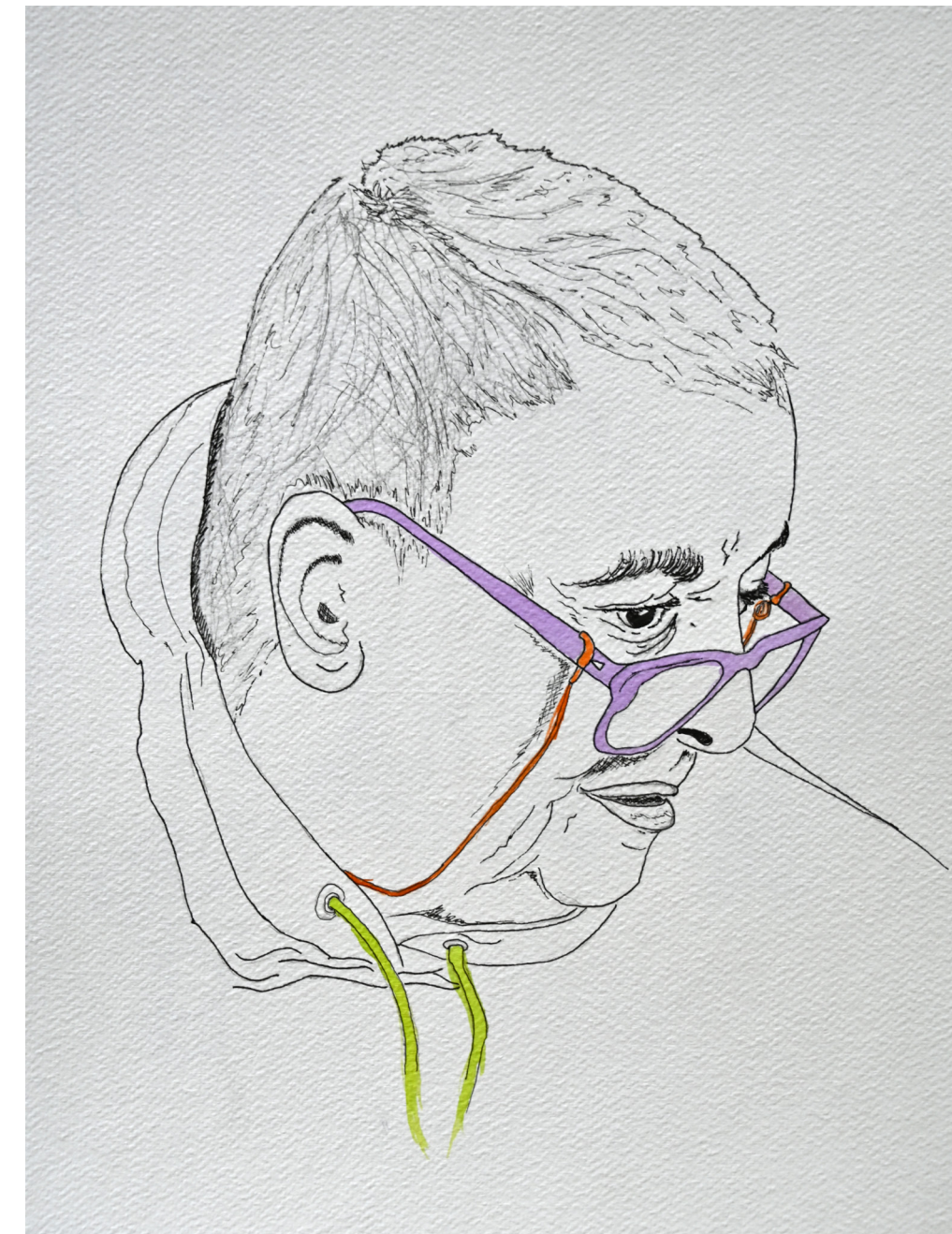
Quand il est fini, c'est fini.

Comme on dit, rien ne dure dans la vie, moi je dis pourquoi pas l'amour ?
L'amour c'est pareil.



“ - Je me suis fâché avec Dieu parce qu’il avait repris mon père d’un coup mais maintenant ça va mieux. On s’est réconcilié ”

-Ou bien j’acceptais la place que mon père me donnait ou bien je me battais pour devenir professeur. J’ai fini par devenir professeur.



Le théâtre

Je suis arrivée ici il y a quelques mois.

J'avais des angoisses terribles.

J'ai observé le groupe de théâtre et je me suis inscrite.

Je n'avais jamais fait de théâtre mais je me suis inscrite au groupe du mardi en me disant qu'il ne fallait pas que je décroche.

La personne qui me soigne m'a dit qu'il fallait tenir.

Je ne comprenais pas très bien pourquoi,

Je ne comprenais pas ce qu'il se passait,

J'étais figée dans mes angoisses.

Petit à petit grâce aux costumes, grâce à la transformation en personnages, ça a réveillé des souvenirs que j'avais en tant que professeur de yoga et de gymnastique douce.



Mon mari

Une fois qu'on était dans le train, il y a un gars qui cherchait une copine ou quelqu'un et qui regardait, eh ben mon mari a voulu lui casser la gueule.

Excuser l'expression c'était la vérité. A ça pour être jaloux il était jaloux.

Pourquoi il avait pas confiance en moi, moi j'avais confiance en lui !

Moi je dis c'est un manque de confiance en soi quand on est jaloux.

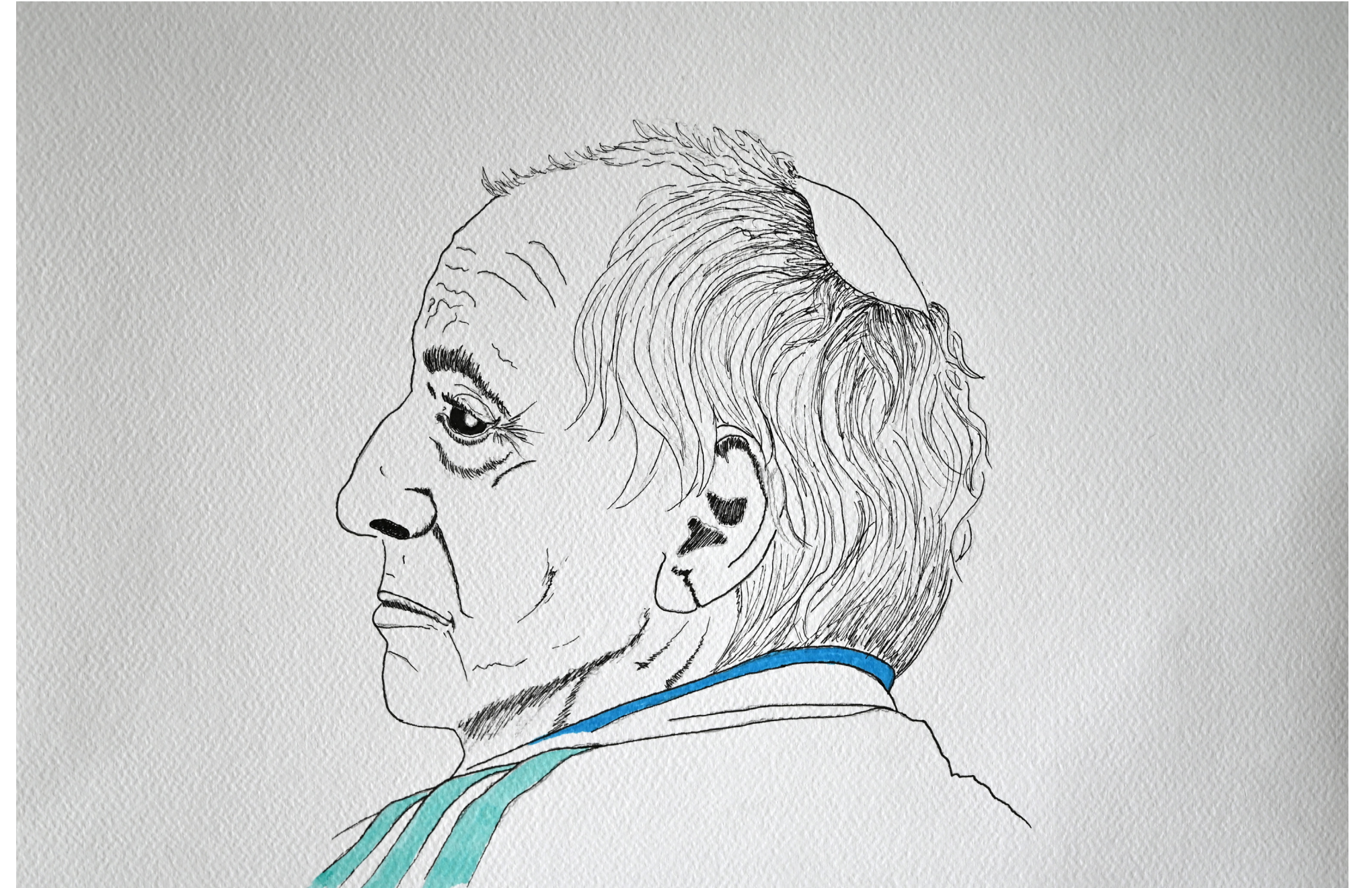
Mais je peux vous le dire, mon mari ça lui a passé.

Faut dire que j'avais pas besoin de regarder les garçons. Un jour je vous ramènerai une photo pour que vous voyez comment il était quand il était jeune. C'était un beau mec hein !

Mon mari et moi on s'est complété tous les deux.



“- Moi, je me suis mariée parce que je l’aimais mais en fin de compte je savais pas ce qui allait m’arriver.”



Don Juan

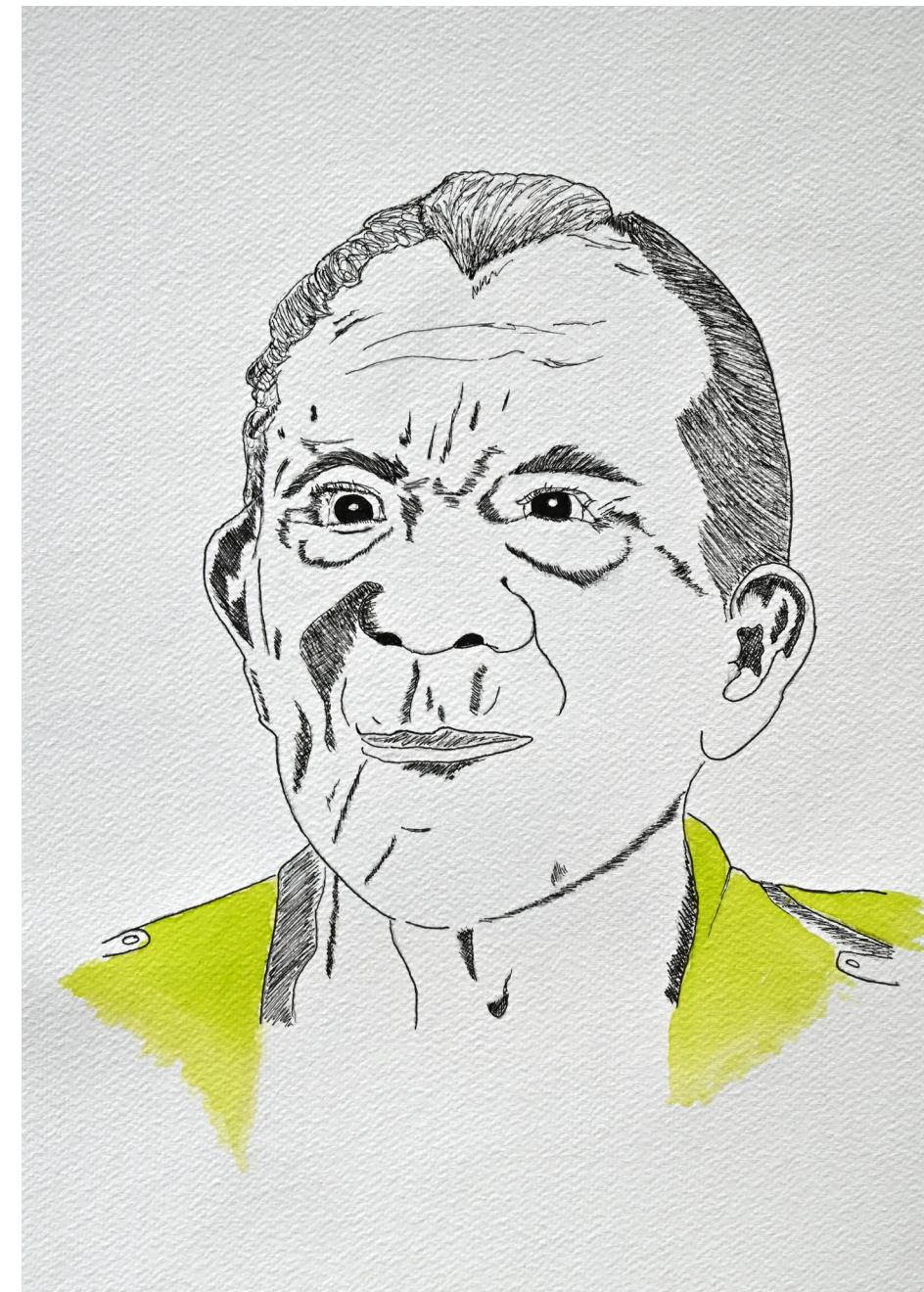
Toutes les belles ont droit de nous charmer.

Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence où elle nous entraîne.

Je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable ; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous.

Il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire.

Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs, je me sens un cœur à aimer toute la terre.



Catherine

On était trois à la maison et on faisait tout le temps de la musique.
Mon père à la trompette, ma mère aux percussions et moi à l'accordéon.

On faisait les guinguettes.

Mon père travaillait en semaine et le week-end, on faisait les guinguettes.
On dansait, on jouait de la musique, c'était formidable.

Je faisais de la musique, j'adorais la musique. Mon père me jouait de la musique quand j'étais enfant et je me suis mise à faire de la musique aussi.

J'en ai fait toute ma vie de l'accordéon.

Il y avait des courses de voiture. Les voitures tournaient et au milieu il y avait de la musique, des danses, de l'animation, des histoires qui se passaient. C'était beau à regarder.

Je faisais la fête.

J'invitais souvent des gens à la maison et toujours on faisait de la musique. Une fois, après les courses, j'ai fait venir tout le monde à la maison. Tout le monde. Et le lendemain tout le monde est revenu ! On a fait de la musique et on a fait la fête pendant deux jours.

On dansait, on faisait de la musique, c'était formidable. Tu aurais vu ça!

J'habitais un grand appartement à Ris Orangis.

On se connaissait tous dans l'immeuble. Personne ne râlait.
Je n'ai jamais eu de problème. Il y avait une belle vie de quartier.

Ferme et fenêtre.

Je suis rentrée à la ferme à quatorze ans.
A cette époque-là il y avait des contrats, ça durait trois ans.
Mon travail c'était de garder les vaches mais je m'endormais sous les arbres.
Un jours les vaches sont allées dans le champ de betteraves, je me suis fait engueuler...(rires)

Une nuit, alors que j'avais un coup de blues, je me suis barrée de la ferme.

J'avais pas peur à cette époque-là il y avait pas de lampadaire, rien, tout noir.

J'ai quand même réussi à rentrer chez mes parents.

Eh ben le lendemain matin, mes patrons sont revenus me chercher.

Trois kilomètres j'ai fait, à pied, pendant la nuit hein. Pas de lumière, pas de voiture, rien.

J'aurais pu me faire kidnapper. J'aurais pu prendre mon vélo qu'était dans la chambre du berger mais je voulais pas prendre le risque de le réveiller.

J'étais rusée hein !

Alors quand j'ai cogné à la porte de chez mes parents, ils ont ouvert et ils m'ont demandé ce qui m'arrivait.

« Je me suis sauvée de la ferme » je leur ai dit.

« Ben pourquoi ? »

« J'en ai marre de travailler là-haut. »

Je travaillais le samedi, le dimanche. Il fallait traire les vaches à la main à cette époque-là.

Puis, pendant ce temps-là, mon copain il m'attendait avec une échelle pour que je passe par la fenêtre pour qu'on puisse sortir.

Ben oui, j'étais trop petite, je pouvais pas sauter.

Alors il attendait avec l'échelle et je passais par la fenêtre.
En plus de ça je devais dormir avec ma mère parce que mes parents faisaient chambre à part.

Comme je ne pouvais pas faire de bruit avec la porte, je passais par la fenêtre.

Le problème c'est qu'il fallait remonter après. Comme je suis pas sportive je suis restée sur le perron et quand mon père est sorti travailler il m'a demandé ce que je faisais là.

« Je suis sortie faire la fête et maintenant je vais me coucher. »

Oh lala. Avec ma mère qui travaillait tôt le matin, j'ai dormi à peine une heure cette nuit-là. Hahahaha.

Pouchkine - poésies.

« Ô jeune fille, ô rose qui m'enchaîne, je ne rougis pas de mes chaines. »

« Je veux la gloire et je veux que mon nom à toute heure résonne à tes oreilles. »

« Je revois l'instant merveilleux où devant moi tu apparus, vision à peine ébauchée, claire image de la beauté »

« Mon coeur c'est remis à battre, ivre d'amour, de vie et de larmes. »

« Tous les indices sont clairs, je suis atteint du mal d'amour. »

« Loin de vous je m'ennuie, je baille. »

« Je vous aimais et il se peut que l'amour n'ai pas tout à fait disparu dans mon cœur. »

« Poète, n'attends rien des faveurs du vulgaire ! Tu es roi, vis donc seul. »

« Je m'enhardis une dernière fois à caresser en esprit ton visage. »

« Accueille, ô ma compagne, ces adieux que t'adresse mon cœur. »

“Pour te punir je te mettrais seul dans un champ, entouré de femmes toutes nues.”

“Viens voir, ton mari te trompe mais ça va, c’est que le vendredi.”

“- Vous m’avez cherché partout ? Eh bien cherchez encore !”

“J’ai des oublis, je voudrais aller ailleurs. Dans un ciel très beau. Avec du soleil parce que le soleil, ça nous réchauffe beaucoup.”

Des beaux souvenirs j'en ai plein.

Moi ce qui me motivait quand j'étais jeune, c'était les randonnées.

Randonnées à pied, randonnées à cheval...Je montais à cheval avec mes enfants.

Et peut-être le souvenir qui m'a le plus marqué c'est quand mes enfants ont eu 18-20 ans et qu'on s'est dit que c'était nos dernières vacances en commun.

Alors on a réfléchi.

Qu'est-ce qu'on pouvait faire ?

Mes deux garçons montaient à cheval avec moi et ils ont proposé une randonnée à cheval.

Malheureusement mon mari ne montait pas à cheval.

Comment résoudre le problème ?

Alors on n'est pas parti à cheval, on est parti en chameau !

C'était une époque où on pouvait faire de véritables randonnées caravanes.

On partait en chameau avec un chamelier par chameau et on a parcouru pendant une semaine le sud tunisien.

Et les chameliers s'occupaient des chameaux et de la nourriture.

C'était pas lyophilisé c'était la nourriture des caravanes.

Il y avait beaucoup de dattes, ils faisaient le pain le matin, le midi et le soir et il le faisait cuire dans le sable.

La première chose qu'on faisait à la pause, c'était un feu.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, il y a plein de bois morts.

On cherchait le bois, on faisait le feu et ils faisaient le pain.

Et c'est ça qui nous fascinait tous les quatre, c'est ce pain qui cuisait dans le sable.

C'était un pain azyne.

Et dans leurs conserves, il y avait des oranges, tout ce qu'on peut transporter comme ça.

Ce qui nous a impressionné, c'est qu'ils n'avaient pas de boussoles.

C'était le désert.

Et ils allaient au point d'eau sans faute, on n'a jamais su comment ils se repéraient.

Ce qui était très beau, c'était l'arrivée des chameaux au point d'eau.

Le matin, au réveil, on voyait des petites traces à côté de là où on dormait...de petits animaux nous avaient frôlés pendant la nuit.

Ce qu'il y a de drôle c'est que nous n'avons, tous les quatre, pas tous les mêmes souvenirs de ce voyage.

Mon fils courait toujours après les photos et les reportages qu'il pouvait faire.

Il était toujours sur une dune pendant que les autres marchaient.

Il avait le plus vieux chamelier et à cette époque-là les chameliers étaient vieux avant l'âge et mon fils voulait toujours qu'il grimpe sur le chameau pendant que lui, il courait toujours après les photos.

Moi ce que j'ai retenu de cette randonnée, c'est d'abord que c'était en famille et que mon mari a pu y participer à sa façon, sans être un cavalier.

Et c'est ce contact qu'on avait, direct, avec les chameaux et le chamelier.

Il y en avait un qui était un peu fada et qui dansait dans le désert et s'amusait.

Le soir, ils attachaient les pieds du chameau et le matin-là, grosse difficulté, c'était de retrouver les chameaux pour partir.

Des randonnées j'en ai fait beaucoup. Mais ce qui fait la particularité de celle-là, c'est que quand je me retournais, je voyais un de mes fils derrière ou bien mon mari. Et c'est cette ambiance familiale qu'on a recréée, grâce au renoncement de la randonnée à cheval, grâce aux chameaux que j'ai beaucoup aimés.

On était tous au même point, personne d'entre nous n'était monté sur un chameau et ça s'est transformé en aventure.



Une autre randonnée.

J'étais dans le Larzac, à cheval, la nuit tombe...

Ce jour-là, un de mes fils est avec moi.

On regarde autour de nous et on pouvait voir le soleil se coucher d'un côté et la lune se lever de l'autre.

Et j'ai ce souvenir de balance là, d'équilibre, qui était extraordinaire.

A cheval ce qu'il y a de formidable quand on fait une randonnée à cheval, c'est le moment où l'on arrive au point d'étape et qu'on les lâche.

Et alors là, ils galopent librement, ils sont heureux. Ils dansent, ils dansent dans la prairie et ils sont heureux d'être là.

Et quand ils arrivent au point d'eau, ils s'amuse, c'est merveilleux.

Vous pouvez aussi partir à quatre ou cinq chevaux qui ne se connaissent pas et qui apprennent à se connaître pendant la randonnée.

Tout ça c'est des très très beaux souvenirs.

Pouvoir communiquer avec l'animal c'est...ce que je ressens c'est...Quand on est sur un cheval il y a une communication qui se fait avec l'animal qui fait que petit à petit on entre en relation.

C'est une véritable relation qui se crée.

C'est de la joie pure.

Quand je cours avec les chevaux, premier galop rien, deuxième galop il se réveille, troisième galop il s'exprime.

Il exprime sa joie, il...pchchcch, il se libère, il s'exprime.

Et s'il est heureux de galoper alors moi, je suis heureuse de galoper.

C'est ça qui...qui...vous voyez, qui vous porte.

Et quand je cours parfois, c'est les mêmes sensations, lors du deuxième souffle.

Finalement tout ça c'est la liberté.

Le cheval c'est un petit peu mon animal fétiche.

Je suis beaucoup montée à cheval.

Et très tôt j'ai appris à mes enfants à monter.

Ils en parlaient, on en parlait et ça a été de belles choses.

Coup de foudre.

C'est une longue histoire le coup de foudre.

J'ai eu beaucoup de coups de foudre...

C'est encore une histoire de cheval.

Je suis partie de l'Aveyron à Saintes-Maries-de-la-Mer.

C'était un long voyage, sans balise, sans boussole.

Il y avait cinq personnes et des chevaux.

C'est un de mes neveux qui m'avait fourni les chevaux et dans les chevaux il y avait deux chevaux entiers comme on dit.

Ça ne pouvait pas marcher.

Alors je téléphone à mon neveu, je lui dis que ce n'est pas possible de continuer le voyage avec ces deux chevaux qui ne s'entendaient pas du tout.

J'avais 35 ans, j'étais tenace et j'ai dit que j'irais quand même.

Et je suis partie à pied.

J'avais un cheval de bât et j'ai marché à côté du cheval pendant plusieurs jours.

C'est moi qui guidais le groupe.

On arrive à la méditerranée, dernière étape de la randonnée et j'appelle mon neveu pour lui dire. "Tu te débrouilles mais je veux arriver à Saintes-Maries à cheval."

Donc il finit par amener un cheval.

Et je termine la randonnée, en longeant la mer, à cheval.

Et on est arrivé à Saintes-Maries pile au rendez-vous annuel des gitans.

C'était la première année que ça se faisait là.

Moi je connaissais pas.

J'ai été logé dans une vraie caravane d'autrefois.

On a vu des musiciens, notamment un guitariste connu et les gens se déplaçaient exprès pour lui.

Donc je logeais dans cette caravane. Finalement il y a eu une espèce de trajet initiatique.

Ce que j'avais fait à pied, à cheval et il fallait absolument dans ma tête que j'arrive à Saintes-Maries, c'était sérieux.

J'ai mis toute mon énergie pour y arriver et cette ambiance chez les gitans, dans cette caravane-là, c'était totalement hors du temps.

Il y avait quelque chose de fantastique.

C'est une aventure qui a transformée ma vie.

Il y a eu une sorte de libération, de transformation.

Mon mari ne m'a pas reconnue après.

Il s'est même inquiété parce qu'il y avait quelque chose de complètement nouveau chez moi.

C'était une aventure.

Après j'ai eu du mal à retomber sur mes pieds.

Mais je reste complètement liée avec ces paysages de l'Aveyron, ces paysages arides, c'est vraiment des lieux qui m'ont marquée.

C'est fabuleux comme région, c'est une région façonnée par deux rivières, c'est très très beau.

L'avare

Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus ; je me meurs, je suis mort, je suis enterré.

Frosine (valet): Il vous aime fort je le sais mais il aime un peu plus l'argent.

Arpagon : De l'argent de l'argent de l'argent, ils n'ont que ce mot là à la bouche, toujours de l'argent !

Arpagon : Au voleur ! A l'assassin ! Je suis perdu ! Je suis assassiné ! On m'a coupé la gorge, on m'a volé mon argent !

Notre travail c'est de casser la monotonie du quotidien, de faire rire les résidents, (rire d'une résidente), avec certains c'est pas difficile.

J'ouvre un peu mon tee-shirt et ça y est les esprits s'ouvrent. (rires des résidents)

Aujourd'hui je peux plus écrire, je marque juste "je t'aime."

On s'est embrassé pour la toute première fois le 29 février.
On était au bal et puis en sortant voilà, ça s'est passé.

On se connaissait, on dansait ensemble mais ça a vraiment commencé nous deux un 29 février.
On a dansé toute la soirée et puis on s'est retrouvé et on s'est embrassé.

Mais pas plus loin hein.

Moi j'étais contente parce qu'on se connaissait depuis longtemps et j'avais un petit truc pour lui. Alors il en faisait danser des autres comme moi j'en ai eu d'autres aussi.
Mais là c'était pas pareil.

On est restés 72 ans ensemble.
On ne se lasse pas. Oh non, oh non, oh non.
Au contraire. L'amour reste intacte, oui, oui, oui.

Voyez j'ai un agenda. Et tous les soirs je note ce qui m'est arrivé.
Eh bien depuis que je suis toute seule je lui écris le soir.

Alors tous les soirs, je lui écris un mot sur mon agenda.
Aujourd'hui je peux plus écrire, je marque juste "je t'aime."

Mais c'est toujours pareil, je l'aime toujours autant.
Vous savez ça existe ça, cet amour.

Un jour il a eu une collègue qui se plaignait que son mari la comprenait pas.
Alors ça a failli avoir une histoire mais ça s'est arrangé.

Vous savez ça dure 72 ans un amour.

Maintenant il y a tellement de divorce. Et on a eu la chance de devenir âgés.

Il était taquin.
Je disais "On a tout pour être heureux, on est tous les deux, on est âgé, on se comprend, on voit tout et il faut quand même qu'on se chamaille pour rien."

Vous savez, il y a de vieux couples qui s'aiment encore.

Dire qu'il y a pas eu des fois des p'tites histoires...Il y a forcément des moments où se chamaille ça c'est sûr.
Mais l'amour, ce que j'appelle l'amour, quand il est là il est là. Il repart plus.

Là, ici, j'ai une mèche de cheveux à lui, près de ma médaille de communion.
Je le porte autour du cou.

Dès fois je le laisse en vue mais dès fois je le cache, c'est à moi.

Je l'ai laissé longtemps au début que j'étais toute seule, je l'ai laissé beaucoup.
J'allais en cure, n'importe où, il était là.

Je vous souhaite de rencontrer l'âme sœur pareil.

Mon petit Benjamin je l'aime beaucoup. Il racontait tout le temps des histoires.

Il lisait le programme télé et il nous racontait les films. Il était très gentil.

J'ai de beaux souvenirs avec lui.

Malheureusement ils sont loin et moi je suis là, à moitié maboule.

J'aimerais bien y aller mais je peux pas.

Je suis toute seule en ce moment.

Mais j'ai des beaux souvenirs.

Benjamin par exemple.

Mais il y en a tellement de mauvais que ça passe par-dessus quand je suis fatiguée.

Mais qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce que je fais là.
Ça fait quatre ans que j'ai perdu mon mari.

Je l'ai soigné longtemps.

Je l'ai gardé jusqu'au bout, il était dans ce fauteuil-là et aujourd'hui c'est moi.

Et je suis là.

Le mari s'en va et il faut vider la maison.

Mais je suis contente de vous avoir rencontré.
Benjamin n'a pas d'enfant non plus.
Il m'a amené sa compagne un jour. Elle est très bien.
Lui, il est très gentil Benjamin. Il a un cœur...Bien.

Je les ai beaucoup gardés mes petits-enfants.
Il y avait les Noëls. Tout le monde à la maison.
J'avais cinq enfants et dix petits-enfants.
Tous les Noëls et les fêtes des mères et Pâques, on le faisait à la maison.

On mettait les œufs dans le jardin à Pâques.

A Noël on mettait les sabots au pied du sapin, mon mari montait le sapin, faisait la crèche.

C'est des bons souvenirs.

Mon mari avait une belle situation.

Moi j'ai jamais travaillé, j'ai élevé mes 5 enfants. Je tricotais et je faisais la couture.

Aujourd'hui les jeunes, ils divorcent. J'aimais beaucoup mes petits-enfants, c'était le groupe, la famille.

C'est dur de finir là.

Je tiens parce que ma fille est malade, c'est trop dur pour elle de supporter la perte de sa mère. Elle est très gentille elle aussi.

Elle s'est remariée avec un homme qui avait déjà un fils de 12 ans.

Elle s'est occupée de lui et s'est comme son fils maintenant.

Eh bien il n'a pas eu de chance.

Il s'est marié avec une poupée barbie.

Vous savez ce que c'est une poupée barbie?

Vous connaissez les poupées barbies.

Eh ben les poupées barbies vous voyez comment elles sont?

Très grandes, des grandes jambes, des gros seins, des belles fesses, très fines.

Eh ben elle c'est ça mais avec des faux seins.

Elle lui en a fait voir de toutes les couleurs !

Elle veut le divorce mais lui il veut pas.

Parce qu'un jour il est rentré chez lui, il avait 8 ans, tous les placards étaient vides.
C'est dur hein, ça laisse des traces.

Mais on était une belle famille quand même...on se recevait tous, on vivait bien.

On était uni.

J'ai eu une belle vie, s'il y avait pas eu tous ces soucis de femmes...

S'il y avait pas eu cette femme qui a semé la zizanie.

Je repense à Benjamin, il faisait le guignol tout le temps.

C'était son job depuis le début. Il avait ça en lui. Il était courageux.

Vous êtes gentil.

Les femmes savantes

Armande : On aime pour aimer, et pas pour autre chose.

Le malade imaginaire

Toinette
Les grimaces d’amour ressemblent fort à la vérité et j’ai vu de grands comédiens là-dessus.

Angélique
Ah ! Si celui-là me trompe, je ne croirais de ma vie aucun homme.

Angélique
C’est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu’un que de lui faire violence

Mauricette

Moi mes plus beaux souvenirs c’est la Bourgogne.
C’est là que je suis née. C’est mes racines.
J’aimerais bien y retourner si je pouvais marcher.
Oh lala

Retrouver l’appartement de mes parents, j’aimerais beaucoup, beaucoup.
Et voir mon ancienne école qui a un grand cadran solaire dehors.
Si vous connaissez pas, oh lalala, qu’est-ce que vous ratez !

Il y a des beaux coins là-bas. Il y a même un château qui a été bombardé par les Allemands.
Il y a toujours les pierres mais c’est barricadé, il faut pas qu’on y rentre.

C’est un coin que j’adore, je suis née là-bas, hein!
Et puis les voûtes, l’ancienne mairie avec les gros clous de dans le temps.
Ça faisait la déco de la porte quand je me suis mariée.
Il y a beaucoup d’hirondelles.

Beaucoup, beaucoup sur les voûtes.
C’est adorable.

Et oui, c’est comme ça, on pouvait pas faire autrement.

Je pensais pas me retrouver comme ça en ville.
Parce que si j’étais restée à la campagne, je serais pas malade comme ça.
Et qui sait ?

Mais il n’y a rien, il n’y a pas de travail, il n’y a plus rien là-bas.
Plus de ferme, plus de bête, plus rien il n’y en a plus.
Tout a été détruit.

Quand je suis retournée là-bas avec mon compagnon, on a été voir l’ex-copain de mon mari.
Il n’y avait plus de bête.
Même les agriculteurs, ils achetaient leur lait et leur beurre.
Ha! Quand je voyais que je retournais à Corbeil je pensais pas que serais comme ça hein...

Parce que j'avais du mal à supporter la ville.

J'ai été malade. Je supportais pas la ville.

Il me fallait de l'air, de l'air, de l'air, de l'air.

J'étais plus libre là-bas qu'en ville.

Mais maintenant je me suis faite à la ville hein.

Je peux pas faire autrement.

Et puis quand je retourne là-bas, mon village il a changé.

J'aimerais bien pouvoir remarcher le temps d'une journée pour y retourner.

Je voudrais bien.

Parce que là-bas on mange bien. Ha! On mange bien.

On mange des gargouilles, des escargots, ça a bon goût, c'est pas des surgelés ou je sais pas quoi. Oh la!

Puis j'aime bien retourner dans mon coin.

Il y a des boutiques que je connais.

Il y en a une qu'on a surnommée Fidel Castro.

Il y a un restaurant qui s'appelle comme ça.

Il y a beaucoup de restaurants là-bas, beaucoup, beaucoup.

J'espère qu'un jour ou l'autre j'y retournerai.

Je vois la maison de mes parents.

Une fois, j'y suis retournée.

Le propriétaire m'a demandé. "Qu'est-ce que vous regardez ?"

Moi j'y ai dis : "C'est la maison de mes parents, j'y suis née avec mes sœurs.

Ma mère c'était une ancienne lavandière."

"Lavandière?" Qu'il me fait.

J'lui ai dit oui, il était bouche bée.

Sa voiture était immatriculée 91, c'était un parigot.

Et finalement il y a beaucoup de parigot aujourd'hui.

La maison était bleue, bleu ciel.

Avec un escalier,

un p'tit perron comme ils faisaient dans le temps avec la rampe.

Une grande porte en bois, il y avait pas de carreau aux portes.

Je me revois là-dedans.

La cuisinière d'un côté, la pierre à évier dans le placard.

La bassine. Il fallait monter au grenier pour aller chercher du linge.

En bas, c'était le bûcher pour le charbon, le bois, puis les toilettes avec les seaux d'eau.

Il fallait chercher des seaux d'eau, ha!

Ma mère était très matinale.

Quand elle enlevait le tisonnier, ça y est, elle préparait son feu.

Et puis elle n'était pas discrète le matin, nous quand on dormait encore...

Pourtant il n'y avait pas de télévision mais nous, quand on dormait bien, on dormait bien.

Quand ma maman allait au lavoir pour s'occuper de son linge, elle me déposait chez une nourrice.

J'étais toute petite, avec des chaussettes blanches, des petites chaussures vernies, un petit manteau beige avec un petit beret et une sacoche, un ptit sac sur le côté.

Ma nourrice je l'appelais la marie poppins.

Elle était maigre comme un clou avec une épingle qui... hahaha, c'était ma nourrice.

Je l'aimais pas.

Je l'aimais pas.

Elle tenait un guichet de chemin de fer.

Elle m'a élevée pendant un moment et le soir ma mère me récupérait.

Je l'aimais pas.

Après je suis allée à l'école, je voulais pas y aller mais il fallait bien que ma mère lave son linge au lavoir.

Il y avait pas de machine à laver dans ce temps-là.

Moi j'aimais surtout la nature...j'aimais tout dans la nature.

Les moissons, tout ça.

On fauchait les blés pour les mettre en bottes.

Des fois c'était de l'orge et ça piquait.

Le blé ça allait mais l'orge...Il y avait le foin qu'il fallait piquer et charger dans la charrette et qu'on laissait sécher.

Moi j'aidais. A la campagne c'était comme ça, tout le monde aidait.

Moi ma mère, elle m'a placée dans une ferme à 14 ans, j'étais sous contrat.

Il y avait pas les usines comme maintenant.

Les premiers temps, je gardais les vaches mais elles allaient chez le voisin pour bouffer les betteraves.

Elles attrapaient la chiasse les vaches. Hahaha.

Il fallait ramasser. Hahaha.

Ohlalala, ça leur filait la colique.

Le travail à la ferme, c'est un coup à prendre.

Arracher les betteraves, donner à manger aux lapins, traire les vaches, aider aux moissons, récolter les oeufs, les cochons.

J'avais trois vaches qui m'adoraient. Elles s'appelaient Rosette, Blanchette et Rosalie.

Ces trois-là, il n'y a que moi qui pouvait m'en occuper, les autres elles leur mettaient des coups de sabots.

Les autres vaches, je les laissais de côté, je prenais les trois miennes.

Les bidons de lait, il fallait les porter après, c'était lourd, j'étais costaude moi.

Mais ça allait c'était bien.

Par contre, j'aimais pas quand ils tuaient le cochon.

J'étais malade. Le cochon il crie, il pleure.

Ça me faisait mal au cœur.

Les coups de couteaux pour récupérer le sang qui servira à faire le boudin.

Ca me faisait mal au cœur.

Ça crie fort. Ils le sentent quand il y a du mal, ils le sentent.

Ils l'attachent à la barrière et tout.

Une fois ma patronne, elle m'a dit de tenir le canard.

Elle avait un billot. Je la vois avec sa hachette et je lui tiens le canard.

Elle a coupé la tête au canard mais le canard courait encore.

Hahahaha. Je l'ai lâché le canard et pffrrt.

Pour moi, vraiment, un beau souvenir c'est la Bourgogne.

Vraiment. C'est mes racines, on voulait acheter là-bas.

Dans un ptit coin.

Avec mon mari on se promenait toujours à vélo dans la campagne.

Mon mari il était tout petit, comme moi.

Il venait exprès de Corbeil pour me voir, il avait un bidon d'essence, ça lui faisait mal au cul. Il était très amoureux.

Moi aussi, autrement je serais pas venue à Corbeil.

On a eu un coup de foudre, on était des gamins et puis voilà. C'était un enfant de l'assistance, placé dans une ferme lui aussi, c'est là que je l'ai connus.

Le monde est petit.

Malheureusement ma belle-mère elle m'aimait pas.

Elle m'a mal reçue.

Je suis retournée chez mes parents pendant trois mois pendant que mon mari cherchait un appartement.

Il y avait une copine qu'on connaissait très bien qui nous a fait venir chez elle avec le bébé.

Il est revenu me chercher, c'était pas évident et je suis repartie sur Corbeil.

Cette amie était vraiment très sympa, comme si c'était ma sœur.

Je pouvais laisser mon mari, j'avais confiance.

“Il y a des beaux souvenirs. Des fois j'évite de trop y penser parce que ça fait un peu mal.”

“Ça fait un mois que je suis à la maison de retraite et les souvenirs, ça va, impeccables. Allez bonsoir!”

“C'est ce ciel bleu que j'aime qui m'a choqué. La nature m'a toujours émerveillé.”

Mon père était un Allemand

Mon père c'était un Allemand.

Je l'ai jamais connu. Ma mère m'a dit un jour « ton père c'est un Allemand ».
Mais elle m'en a jamais vraiment parlé, elle l'a caché. C'est des choses qu'on ne disait pas.

Je l'ai appris tard.

Il a jamais donné signe de vie, je l'ai jamais connu, je sais même pas comment il est.

J'aurais quand même bien voulu savoir.
Bon, j'ai eu un beau père qui m'a bien accepté et tout, j'étais comme sa fille.

Mais j'lai pas du tout connu l'autre.

Je crois qu'elle le voyait en cachette quand elle allait laver le linge.

Ma mère était dure.

Ma mère elle rigolait pas. Alors avec mes sœurs, quand on allait au cinéma, on prenait des épingles à nourrice et on lui piquait les fesses. (rires)
Faut dire qu'elle dormait. Alors chacun notre tour on lui piquait les fesses. A tour de rôle !

Ma mère elle était dure. C'était une ancienne lavandière, j'avais mes deux sœurs à surveiller.
Fallait que je fasse le ménage et que je m'occupe de mes sœurs pendant qu'elle allait au lavoir.
Elle partait de bonne heure au lavoir avec sa brouette et moi je m'occupais de la maison.

Elle me réveillait très tôt et fallait que je m'occupe d'elles. Si je voulais pas, je me recevais une paire de claques. Ping! Je bourrais la cuisinière au charbon tout ça...

Il s'en passe des choses dans la vie hein!

Je me suis quand même fait des bons souvenirs, pis j'suis pas morte, j'suis encore là.



Les bagarres

Mon mari c'était un blouson noir.

Il avait un blouson noir mais les plus grosses bêtises qu'il a fait c'est de sonner aux portes.

Lui et ses potes avaient des blousons noirs alors tout le monde les traitait de blousons noirs.

Mais ils ont jamais cassé quatre pattes à un canard.

Ils faisaient la bagarre à l'époque, mais bon enfant hein.

Moi par exemple, mes frères ils se battaient.

Ils allaient au bal tous les samedis soirs et puis des fois les bandes se rencontraient et alors je vous dit pas...Et puis mon frère Gilbert attention les yeux.

Dès qu'il mettait un coup de poing...

Les gens disaient qu'ils aimaient mieux faire affaire au deuxième frère parce qu'il tapait n'importe comment.

Alors que Gilbert, quand il donnait un coup de poing, il était bien placé hein.

Mais ils ont passé de bons moments. C'étaient des bonnes soirées, c'était bon enfant tout ça... C'était pas de la méchanceté, voilà.

“Chez moi, le dimanche c'était toujours la fête. On allait danser ! On se couchait tard ! Tout le monde faisait ça !”

“Non, non, non, non. Non! Comment? Ah si, ah si! J'aime bien la fête quand même. Oui! Je dansais, je chantais des vieilles chansons. N'insistez pas je ne vous en chanterais pas!”

L'amour, c'est se donner des baisers.

Un beau souvenir c'est le jour en 2008 où je me suis marié avec Dominique.

Enfin on était pacsé parce qu'elle voulait garder son nom,

donc elle est restée mais on s'est marié.

C'était formidable.

Je ressentais du bonheur, de la joie.

On est resté onze ans ensemble mais comme elle était diabétique elle est décédée en 2019.

J'étais amoureux.

Je me souviens qu'elle m'avait invité chez elle, on a discuté et puis...on a fini par...se mettre d'accord.

C'était du bonheur, du bonheur.

Ça faisait un an que j'étais amoureux.

La première fois que je l'ai vue on a discuté, sur beaucoup de choses et puis de fil en aiguille vogue la galère.

Dès la première fois que je l'ai rencontrée, j'ai eu le coup de foudre.

L'amour c'est se donner des baisers.

Avoir la fille dans ses bras, la fille avoir le garçon dans ses bras.

Non non, j'ai pas été malheureux.

Un beau souvenir c'est quelque chose qui nous marque à tout jamais.

Moi c'est quand j'ai fait mon service militaire, à Reims dans les chasseurs à pied.

Mon papa avait fait son service chez les chasseurs à pied lui aussi.

Alors quand j'ai fait mon service ça m'a fait plaisir, ça m'a rappelé mon papa.

Ça m'a fait très plaisir.



Le père, Le travail.

Ma mère m'adorait vraiment. C'était une sainte.
Un jour, j'étais en quatrième année, elle m'a demandé ce que je voulais faire comme métier.
Je lui ai dit que je voulais être enseignant.

- Enseignant?! Mais qu'est-ce que c'est que cette idée!

- Mais c'est ma professeure qui, comme je suis doué à l'école, m'a encouragé. Je veux étudier pour devenir professeur.

Elle a dit ça :
- Tu ne peux pas! Ton père a une place pour toi dans son bateau."

Mon père était pêcheur, il avait trois bateaux à ce moment-là. Il avait préparé un bateau pour moi (rire) pour quand je serais en âge.

- Non maman je veux être professeur. Je veux entrer au collège.

- Mais comment je vais faire pour convaincre ton père mon Dieu!

Mais ma mère le sentait. Elle voulait que je puisse étudier.

Mais mon père...Alors ma mère a parlé avec mon père.

Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit.

Mon père m'appelle :

- Viens là! Dis donc, tu as dit à ta mère que tu voulais être professeur.

Tu ne sera jamais rien du tout. Tu seras jamais rien.

Il me dit ça papa. Moi j'avais onze ans. Mais je lui ai dit :

- Un jour je serais professeur et tu auras besoin de moi.

Alors j'ai étudié, j'ai passé le bac, j'ai passé l'école normale et j'ai été nommé en 53.

J'avais un salaire de professeur mais pour moi c'était une fortune.

Ma mère a eu beaucoup de difficultés pour que je puisse étudier.

Mais elle croyait vraiment en moi. Elle ne s'est jamais plainte.

Un jour mon père a eu des problèmes. Il y a eu un hiver très rigoureux.

Il ne pouvait pas aller pêcher. Ma mère a alors dit à mon père.

- J'ai pas d'argent pour que nos enfants puissent manger. Demande à ton fils de te prêter de l'argent.

Puis ma mère est venue me dire d'écouter mon père parce qu'il avait besoin de moi.

Quand mon père est arrivé, il m'a dit.

- J'ai besoin de toi José. Il faut que tu m'aides. J'ai besoin de filets et de réparer mon bateau.

Je l'ai aidé et à partir de ce moment il m'adorait. Il m'adorait.

Il est venu en France après, parce que ma mère était très malade.

Il savait qu'il pouvait compter sur moi. Parce qu'au final il m'avait quand même payé mes études, il avait sacrifié de l'argent et c'était mon devoir de l'aider aussi.



Ma fille Céline.

Ma fille arrive demain.
Ça fait 22 ans que je vois pas ma fille.
Céline arrive demain, j'ai très envie de la voir
t' imagine pas.
J'ai trois enfants.
Je sais pas si tu me comprends.
J'adore mes trois enfants mais j'aime beaucoup ma
fille Céline.
Pourquoi ?
Dis-moi ?

Quand elle est partie à Lisbonne pour étudier et
devenir professeur de portugais, elle était inscrite en
université...classique, je sais plus. Arrivée en deuxième
année elle m'appelle :

- Papa, c'est trop dur, j'y arrive pas papa.

- Si tu vas y arriver. Si j'y suis arrivé...

Ton grand-père était pauvre, ta grand-mère aussi
mais j'y suis arrivé parce que je pensais que si je
n'arrivais pas à faire ce que je veux je n'arriverai à rien.

Je pensais comme ça. Parce que pêcheur, marin
pêcheur c'était une profession que je n'aimais pas.
Moi je voulais être professeur, il fallait que j'étudie, il
fallait que je passe.

Alors j'ai dit à ma fille :

- Tu y arriveras Céline. Tu arriveras, fais comme papa,
défonce-toi

Elle a entendu et elle est passée.

Le conte de José

Je vais te raconter une histoire.

Il y avait un homme très riche qui ne croyait pas au
bon Dieu.
Il était très riche et pouvait tout acheter mais il n'était
pas beaucoup à la maison à cause de son travail.
Un jour, son fils qui avait neuf ans tombe très malade.
Alors on voit sa femme, seule, pleurer. "Mais où est
mon mari, je me sens seule. Où est-il? Je me sens
mal, comment je vais faire?"

Tout d'un coup sa fille vient et la femme s'écrie.

"Heureusement que tu es là ! Nicolas est très malade.
Je ne sais pas quoi faire."
"Attends maman, papa va venir."

Et en effet, le père arrive plus tard. Il découvre Nicolas
très malade, le médecin est là, Nicolas ne va pas
guérir. Le médecin annonce que Nicolas va mourir.

"Mourir! Mon fils pourra pas mourir! J'ai de l'argent,
j'achète tout. Quel est le médecin qui a dit que mon
fils va mourir? Personne ne peut dire que mon fils va
mourir! Je suis très riche, j'achète tout le monde. Mon
fils ne va pas mourir"

"Mais vous ne pouvez pas acheter le bon Dieu!"

"Quel bon Dieu! Tu es médecin, tu sais bien que le
bon Dieu est moins fort, moins important, moins réel
que mon argent."

"Tu te trompes, je suis médecin et je crois au bon
Dieu. Écoute, demande au bon Dieu qu'il donne la
santé à ton fils. Peut-être qu'il donnera."

Alors le père a commencé à penser aux paroles du
médecin, son ami. Il se met à genoux et il dit.

"Bon dieu, sauve-moi mon fils. Sauve-le, sauve-le je
t'en supplie. Pardonne-moi, pardonne les choses que
j'ai dit contre toi. Je mérite d'être puni mais ne punit
pas mon fils. Ne punit pas mon fils je t'en prie."

Moi je te raconte tout ça mais tu n'y crois pas à ça, tu
n'aimes pas ça. Mais je continue.

"Mon Dieu! Sauvez mon Nicolas! Il est ma vie! Sans lui
j'aurais rien du tout, je suis un pauvre type. Aide-le!
Aide-le!"

Tout d'un coup son fils arrive.
"Papa, c'est moi je suis guéri papa"

(Il rit)

Ma femme.

Dis- moi une chose. Pourquoi ma femme toute les nuits elle vient à côté de moi ?

Je la sens contre moi.

Je la sens, tu peux me croire c'est vrai.

Je me réveille et je vois que ce n'est pas vrai.

J'ai consulté un psychiatre. Pour qu'il m'explique pourquoi je parle avec ma femme dans le noir.

Pourquoi je lui dis dans le noir

“Rosa je vais te voir, je vais te voir mon amour.”

Mais je vois personne.

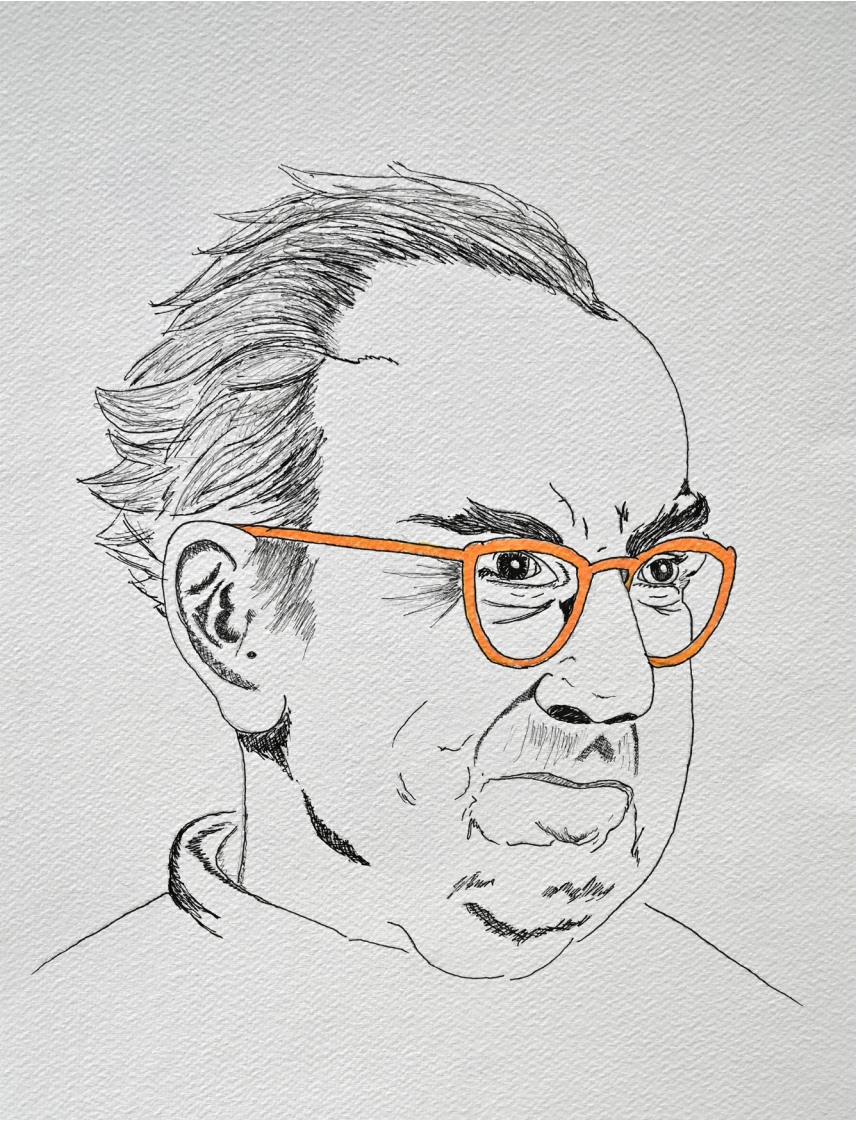
Elle est morte.

Mon psychiatre m'a dit “Ta femme est morte, ta femme est morte et quand on meurt c'est fini.”

Et toi?

Tu y crois toi?

A ton avis?



Ah vous savez moi j'aime la vie.

Les ateliers du mardi

Henry Lemaigre.

Au fur et à mesure que les années ont passé, nous avons petit à petit perfectionné notre manière de donner les ateliers.

Chaque pièce traversée nous servait de fil rouge, de support, pour construire des scènes de groupe et des situations cocasses avec les résidents.

Si au début nous tenions beaucoup à raconter toute l'histoire de la pièce, petit à petit nous nous sommes rendus compte qu'il était plus important de voir ce que les grandes lignes de la pièce nous permettaient de susciter comme émotions et comme souvenirs.

Ainsi, nous nous sommes concentrés sur le fait de susciter des réactions chez les résidents, des émotions fortes. Nous sommes devenus les personnages de chaque pièce jouant avec eux les situations inspirées par les scènes de la pièce que nous avons choisie devenant tour à tour le mari jaloux, la femme bafouée, le tyran impitoyable, la reine conspiratrice, le valet ou la nourrice roublarde et choisissant comme partenaire les résidents réunis autour de nous.

Pour chaque rôle nous nous servons des costumes mis à disposition, changeant de perruque, de robe, de chapeau, d'accessoire au gré des besoins de chaque personnage et chaque situation.

Les résidents jouent le jeu à chaque fois. Ils ont été des partenaires de jeux parfaits. Prenant plaisir à nous donner des ordres, à nous combattre, à nous résister, à nous faire des déclarations d'amour, devenant des jury, des foules déchaînées ou encore des armées prêtent à en découdre.

Le défi était de trouver un équilibre dans l'atelier entre des moments de sollicitations intenses et des moments plus reposant car sur deux heures on peut vite s'épuiser (nous comme les résidents). C'est pourquoi on a introduit les chansons, nous avons un répertoire de 7 chansons et chaque fois que l'on sent la concentration commencer à descendre nous relançons la machine avec l'une de ces chansons que nous faisons en chœur avec les résidents. Comme c'étaient toujours les mêmes chansons chaque résident a fini par les apprendre par cœur et si au départ ça chantait timidement, aujourd'hui le chœur à pris confiance, il a grossi. On chante et quand les résidents ne peuvent pas chanter, ils battent du pied, font des petits mouvements discrets, on forme à nous tous un chœur hétéroclite et brinquebalant, ne chantant pas toujours très juste, mais incroyablement rafraîchissant et joyeux. C'est un moment de communion.

Nous avons aussi réfléchi à alterner des moments de groupe, des scènes en chœur avec tous les résidents et des moments individuels et courts. La disposition

des résidents en cercle et nous au centre nous a beaucoup aidé pour ça. Nous pouvions tourner et aller voir facilement chaque résident dans le cas des scènes individuelles et diriger, accompagner les scènes de groupe depuis le centre, faisant bien attention à ce que chaque résident puisse suivre correctement les consignes. Le cercle nous a permis aussi de faire apparaître des personnages nouveaux, nous sortons pour nous déguiser et nous surgissons pour provoquer des réactions et démarrer une nouvelle scène.

Chaque atelier était l'occasion de tester de nouvelles choses et nous sommes petit à petit devenus autant comédiens que pédagogues durant l'atelier. Chaque atelier est devenu une petite pièce interactive. Chaque semaine, chaque mardi nous avons l'occasion de jouer une nouvelle pièce.

Un vrai plaisir pour des comédiens et comédiennes.

Pour chaque exercice nous avons eu petit à petit à cœur de redonner de la puissance aux résidents. C'est-à-dire de les rendre actifs. Dans l'EHPAD, leur condition les rend passifs, dépendants, l'atelier était l'occasion de leur redonner du pouvoir. Le pouvoir de dire non, de lutter, de choisir. Nous faisons de notre mieux pour leur donner à chaque exercice l'occasion d'exercer leur pouvoir sur les personnages que nous interprétons. Ce qu'il y a d'amusant c'est que ça nous a forcé à avoir une certaine plasticité, certaines pièces que nous utilisions, du fait des choix des résidents ont totalement changé de direction. Ainsi Roméo et

Juliette, dans notre version, ne sont pas morts et ont vécu heureux et amoureux et les bourgeois de "on purge bébé" ont été implacablement assassinés par un plombier retord. Il fallait nous adapter à chaque résident, à chaque proposition.

Car chaque résident a ses propres pathologies, ses propres faiblesses, certains ne peuvent plus bouger, plus parler ou encore ne comprennent pas bien ce que nous leur racontons et plutôt qu'aller contre nous avons décidé de faire avec, c'est-à-dire de nous adapter à chaque individu. On a appris à accepter de perdre le contrôle de la proposition afin de pouvoir accorder une place à chacune et à chacun. En ça, je crois que je peux dire que l'atelier m'a beaucoup apporté. Notamment dans la compréhension de cette chose très obscure que le métier appelle le "lâcher-prise". Chaque exercice était l'occasion de perdre le contrôle, de les laisser diriger et de plonger dans chacune de leur proposition.

Bref, de ces quatre ans je crois sans me tromper que je vais garder un souvenir impérissable. Ce sont de ces expériences qui marquent à vie professionnellement bien sûr mais aussi personnellement. On rentre de chaque atelier crevé mais rempli, rempli d'anecdotes amusantes, d'histoires fascinantes et de moments fragiles et poétiques.

On en aura pris des "coups de pieds au cul". (la résidente commettant ces délicieuses insolences se reconnaîtra.)

Journée type des hôtelières

On commence par voir les transmissions.

On monte au deuxième étage on va voir les transmissions de ce qui s'est passé hier ou ce qui s'est passé il y a deux jours si on n'était pas là.

Après on redescend dans nos étages respectifs, on commence à préparer le chariot, on prépare le petit déjeuner.

On sert tous ceux qui arrivent, on débarrasse, on fait la vaisselle et on remet en place pour le midi.

Quand la fille du -2 est pas là, on prépare les roulantes alimentaires pour le repas du midi. On met les températures. Après la journée est longue, on est en automatique maintenant, c'est un automatisme, on n'y pense plus, on oublie de vous dire des choses.

A midi, 12h05, la roulante elle monte, la roulante de repas.

Entre-temps, les collègues aides-soignantes ont donné le pain et le vin.

Donc nous, quand on arrive à midi 5 on commence à servir les entrées.

A savoir qu'il y a souvent des aversions, c'est-à-dire des résidents qui ne prennent pas la même chose que d'autres.

Parce qu'ils n'aiment pas ou sont allergiques.

Ensuite, une fois que les résidents ont fini de manger les entrées, on retire et on prend les chariots pour distribuer les repas.

On les laisse manger tranquillement.

On débarrasse les résidents qui ont fini et on prépare les chariots avec les desserts et une fois que tout est fini on débarrasse tout.

Après tout ça il faut tout nettoyer.

Les réserves alimentaires, les offices...c'est des automatismes.

On prépare le goûter qu'on sert à 16h et après avoir tout débarrassé et tout laver on fait nos roulantes pour le soir.

On fait ça à tous les étages.

A 18h30 les collègues aides-soignantes donnent la soupe et nous on monte à 18h35 avec la roulante et le repas commence.

Mais comme on vous l'a dit tout ça, c'est devenu des automatismes, ça fait si longtemps qu'on fait ces gestes, on les fait sans y penser, on oublie surement de vous dire des choses.

Voilà.

Ce matin, un nouveau résident, un monsieur, un nouveau résident, je commence à lui servir son lait. Il met la main sur le bol.

Je lui demande s'il ne prend pas de lait et il me montre alors le poing.

Je lui ai dit que je me suis peut-être trompée.

Je lui demande s'il veut de l'eau.

Et puis il me laisse finalement mettre son lait mais plus tard ma collègue s'est, elle, faite frappée.

On rencontre beaucoup de choses comme ça.

Des gestes violents qui parfois vont au bout.

Et je pense qu'on n'est pas assez écouté.

Mais on est solidaire les unes des autres.

Si les aides-soignants sont en difficultés, si nous on a fini, on va les aider à faire des lits. Donc entre équipe on est solidaire.

Mais je pense qu'on pourrait vraiment être plus écouté par le dessus.

Parce qu'on parle beaucoup de violences personnels-résidents mais je crois qu'on ne parle pas assez des violences résidents-personnels.

On n'en parle pas assez.

C'est toujours le récit des résidents qui est écouté, ce qui est tout à fait normal mais quand le personnel se fait insulter ou frapper ou menacer...on n'est pas assez soutenu, pas assez écouté.

Et c'est dommage.

On est un lieu de soin, c'est nos parents, nos grands-parents qui sont là et un jour ce sera nous. Et ce qui est dommage c'est qu'on n'est pas assez de personnels pour leur fournir la qualité de service qu'ils méritent.

On n'est pas assez d'agents pour plus les chouchoutés.

Quelques personnes en plus ne seraient pas de trop.

Les résidents qui sont vieillissant aujourd'hui ne peuvent plus faire leur toilette ou manger seuls. Et le personnel n'est pas assez nombreux pour faire face à ces états qui se dégradent. Et nous, on est fatigué. Entre avant et maintenant je trouve que ça s'est dégradé, on est moins nombreux. Et c'est dommage.

Nous on est deux pour quatre étages. C'est très dur.

Et le week-end. Comme il n'y a personne. Quand les familles ont des choses à dire c'est à nous qu'ils le disent. On devient des éponges pour les familles qui viennent les week-end.

On s'en prend plein la tête.

On peut comprendre, on compatit quand il y a des problèmes mais on n'est pas là pour se faire mal parler.

En plus, on ne peut pas faire grand chose.

C'est dur.

La journée type d'un aide-soignant.

On arrive à 7h50 pour les transmissions avec l'équipe de nuit.

Et selon ce qui s'est passé la nuit on adapte nos soins. Puis on monte au deuxième pour les rendez-vous. Après ça on commence.

En fonction des étages on sait où sont les résidents, on les connaît et du coup on sait par où commencer, qui faire en premier. C'est différent de l'hôpital où ça change tout le temps. Il y a une constance. On s'occupe donc des résidents jusqu'à 11h et demi et après on débarrasse les poubelles ou bien en fonction de l'étage où on est on va aider les collègues, une équipe c'est solidaire. La solidarité c'est très important dans notre métier, si on est tout seul on n'avance pas.

On est en constante relation avec l'infirmière qui travaille sur les étages. On ne travaille jamais tout seul en fait, on est toujours en équipe, on a toujours besoin les uns des autres. On travaille aussi avec les hôtelières pour le petit-déjeuner. On travaille avec la diététicienne, les médecins, la psychologue, les kinés. Très important le kiné, on l'oublie souvent, mais c'est très important que les résidents gardent leur autonomie. Pas que mentale, physique aussi.

A 12h il y a le repas. Ça se passe plus ou moins bien. (rires) Ça dépend de l'humeur mais les problèmes sont rares, il y a des mauvais jours comme pour tout le monde, comme pour nous.

Après le repas c'est la pause, trente minutes.

L'après-midi il y a des transmissions qui permettent de communiquer sur les différents problèmes qu'on a pu rencontrer durant la journée. Il y a le médecin au cas où il y a des problèmes de santé.

Après les transmissions il y a un moment de partage avec les résidents. Il y a les familles qui viennent. Selon leurs besoins on peut être à leur écoute, on passe du temps avec eux, on peut faire des petits jeux, parler simplement ou passer du temps dehors, dans le jardin.

A 16h il y a le goûter avec les hôtelières et après le goûter on recommence les changes, les transmissions. Il faut communiquer plusieurs fois par jour.

Après ça il y a un petit temps d'échanges avec les résidents même si on doit être plus dans la logistique à ce moment-là, les poubelles, tout ça. On marque sur nos cahiers tout ce qui s'est passé dans la journée.

Et puis nous avons le dîner. Après le dîner, nous allons coucher ceux qui sont très fatigués pour aider les collègues de nuit et pour le bien-être des résidents. Et on termine la journée à 19h50-20h05 parce qu'il faut faire les transmissions à l'équipe de nuit.

Notre travail c'est d'accompagner les résidents, veiller à leur bien-être dans leur vie quotidienne. On doit préserver leur autonomie et les faire rire.

On connaît les histoires des résidents. On ne peut pas se contenter de faire la toilette machinalement. C'est pas des objets.

Ce qu'il y a c'est qu'on ne connaît pas tous la même histoire. C'est ça qui est intéressant. C'est en fonction des compatibilités de caractères, de vies, de cultures. Par exemple je suis un homme et je n'aurais pas les mêmes relations, les mêmes histoires, avec une résidente que mes collègues féminines. Donc on a un système par lequel on met en commun ce que les résidents nous racontent. Il y a un soignant qui est référent d'un résident et il récolte les informations liées à ce résident et qui seront incorporées au dossier médical afin de connaître les habitudes de vie du résident afin de le prendre le mieux possible en charge.

Et puis Corbeil c'est tellement petit que certaines histoires se croisent. Le mari d'une résidente peut être le premier amour d'une autre résidente qui est dans le même couloir. C'est arrivé hein.

Par exemple au premier étage il y a un monsieur qui a retrouvé une dame avec qui il avait passé dix ans de sa vie.

Corbeil c'était un petit village, tout le monde se connaissait.

Mon rapport à la vieillesse, à la mort, a changé. Dans notre société la mort est un tabou. Nous on voit plusieurs morts par ans. Ça fait partie de la vie. Et parfois on se souvient de ce qu'une personne faisait et ça nous fait rire. Même si cette personne est partie ça nous fait encore rire.

La mort maintenant j'arrive à en rigoler. Quelque fois je dis à des résidents malades « vous passerez pas la nuit » et ils en rigolent parce que c'est dit en connaissant la personne, avec humour.

Il y a les relations entre les résidents. A un moment on avait un monsieur qui avait trois copines qui se côtoyaient. C'était chaud. Ça a fini par des coups. Faut imaginer que c'est des personnes qui ont plus de quatre-vingts ans et qui ont toujours autant de fougue. Et je crois que ça c'est encore plus tabou que la mort, la sexualité chez les résidents. Mais à chaque moment de la vie il y a toujours de l'amour, de la séduction. On les voit se faire des petits bonjours, des petits signes.

Ça peut être mal perçu par les familles. Ils ont du mal à l'accepter, que leurs parents puissent envisager de partager une histoire avec quelqu'un d'autre.

Kenza SAHIBEDDINE, animatrice

On arrive à 9h.
La plupart du temps, il y a des résidents en train de déjeuner.
On dit bonjour.
Puis dans chaque étage on met à jour les dates qui sont sur le planning si ça n’a pas été fait.
Puis on prend un petit temps avec les résidents.

Le lundi matin, on a un rituel, on fait la visite en chambre.
Sur les autres jours, on installe le coin café pour l’après repas puis on lance les activités.

Il y a des activités matin et après-midi. En général le matin les activités commencent à 11h. Donc juste après avoir installé le coin café, on va alors voir les résidents, on leur annonce ce qu’il va se passer aujourd’hui.
Puis on les descend à 10h30 pour commencer les activités à 11h.

On organise des revues de presse avec une douzaine de résidents. Quand c’est de la peinture ils peuvent être un peu moins et on sera dans l’atrium. On met alors de la musique pour que ceux qui ne font pas l’activité puissent profiter de la musique.

Après il y a le repas et après le repas les résidents se rendent au coin café. On est là pour passer ce temps avec eux. On discute, Marlène et moi. L’une de nous fait le service pendant que l’autre discute avec les résidents. C’est un moment qu’ils aiment bien. Ça peut durer jusqu’à 13h30. On débarrasse alors le coin café et on prend notre pause repas.
On a une demi-heure pour manger.

Après le repas, on prépare les activités de l’après -midi, pour les stimuler.
Et c’est reparti, entre 14h45 et 15h on commence les activités de l’après -midi.
A 16h ils prennent le goûter et nous, le temps de ranger, nettoyer, on termine notre journée à 17h.

Certains jours il y a des sorties, le restaurant par exemple.
Là c’est une grosse journée, on part toute la journée donc il n’y a pas d’activité.

Le matin on prépare les résidents, on sort les manteaux, tout ça.
On travaille avec l’équipe parce qu’ils savent qui part et de quoi ils ont besoin.
Ils travaillent avec nous à la préparation. Il y en a qui les descendent déjà dans l’atrium.
On revient en général vers 15h-15h30.

Pour l’instant, je n’ai pas fait d’autres sorties.
C’est nouveau pour moi.
Je viens de Bordeaux et je travaillais avec les enfants.
J’ai travaillé quatre ans là-dedans et j’avais l’impression de ne plus évoluer.
Je voulais changer.

Pendant ma formation j’ai travaillé avec des personnes handicapées. C’était mon premier public adulte et j’ai beaucoup aimé. Je suis venue sur Paris et me voilà.
Je redécouvre le métier d’animatrice et c’est vraiment autre chose. Ça me plaît.

On choisit les activités en fonction de ce qu’ils aiment faire. Je viens d’arriver donc je peux pas encore trop en parler et il y a des choses qui sont ritualisées. Mais on essaie de faire en fonction de ce qu’ils veulent, de ce qu’ils choisissent.

Par exemple, quand il y a de la peinture on part de leur envie et nous on s’adapte. On leur propose des thématiques, j’aime bien chanter par exemple, j’aime la musique, donc je vais les voir et je leur propose. Et puis si ça prend tant mieux mais on ne va pas forcer.

Il y a un autre rapport avec les résidents. Ils ont vécu, ils ont eu toute une vie avant. On les accompagne pour leur fin de vie et il y a ce truc, je ne sais pas comment l’expliquer…qui est plus spécial. Ils ont eu une vie et d’un coup ils se retrouvent ici, à vivre en colocation, à apprendre à connaître d’autres gens…Et ils ont plein de choses à nous apporter.

C’est vraiment ce qui me plaît, ils ont toute une vie à raconter, toute une expérience, ils ont pleins de choses à dire. Humainement ça me plaît.

J’ai toujours eu beaucoup de respect et de bienveillance envers les personnes âgées. Je crois que c’est ce qui m’a amenée ici. J’ai toujours eu ce rapport.

Mais c’est sûr que…encore ce matin une résidente a fait un petit malaise et m’a dit que c’était ça la vieillesse. Le temps fait que le cœur…et c’est vrai que même si on a 25 ans on se projette. Je pense plus maintenant à la vieillesse qu’avant.

Tu te dis que ça va t’arriver, un jour tu seras là.

En travaillant ça fait un peu peur. Pourtant j’ai jamais eu peur de vieillir. J’ai des amis qui ne veulent pas vieillir. Moi non, j’ai jamais eu peur de vieillir. Mais de le voir au quotidien c’est vrai que…on se demande comment on va finir. Des jours ça peut faire peur.

Isabelle Desmoulins - psychologue
et Laurène BAUDY - stagiaire
psychologue

Il y a des choses qu'on entend. Vieillir ça allège. Mais moi j'aime la vie, j'aime ma famille, j'aime sortir. Je sais pas si je serais heureuse de mettre tout derrière moi. Plus avoir son indépendance ça peut faire peur. Vieillir toute seule aussi c'est pas...peut-être qu'à deux ce serait pas aussi dur.

On s'attache aux résidents. J'essaie de mettre une barrière, de pas trop m'attacher mais on travaille dans l'humain donc forcément...c'est compliqué. Il y a des résidents avec qui il y a un truc qui se crée. Je sais pas comment on peut appeler ça...un lien, un lien qui se crée.

Moi ce que je trouve cool c'est les relations amoureuses qu'il y a entre les résidents. C'est une réflexion que j'avais développée avec les personnes en situation de handicap.

Je trouve que c'est important et que c'est bien s'ils se rencontrent à l'EHPAD. Ils rentrent seuls et ils rencontrent d'autres résidents. Je trouve ça cool, je trouve ça beau.

Il y a des petites histoires qui font rire d'autres résidents. Il y a un effet petit village. Il y a les petites commères, ça fait vivre la maison. Et c'est important et chouette s'il y en a qui arrivent à trouver l'amour et à séduire.

Je trouve ça beau.

Il y a encore de l'amour à 90 ans, ça j'en suis sûr.

Un beau souvenir est un souvenir dont on a plaisir à se rappeler

Un souvenir qui a une fonction de réconfort.

C'est celui qui marque, qui nous sort de notre temporalité, qui nous ramène au temps d'avant avec nostalgie et avec joie.

C'est celui qui est toujours un peu là en arrière-plan. Dont on ne se souvient pas forcément complètement mais qui a participé de façon un peu cachée à notre vie et qui est toujours un peu là. Et puis parfois il revient, il surgit au premier plan quand on en a besoin.

Pour les résidents, souvent, les beaux souvenirs renvoient à un moment où ils étaient accompagnés, dans le partage, avec leur famille. Il y a souvent quelque chose de fort, de très lié à la relation aux autres dans leur souvenir. C'est très souvent la famille qui revient en premier dans ce qu'ils nous racontent. C'est toujours la question du lien aux autres.

Il y a aussi beaucoup de souvenirs d'enfance, avec les parents. Beaucoup.

Des fois ces beaux souvenirs ça amène beaucoup de nostalgie chez les résidents. Le lien à la mère parce qu'il y a beaucoup de résidents qui font référence à leur mère ou qui appellent leur maman. Et du coup c'est à la fois de beaux souvenirs mais ça vient aussi dire tout le manque de cette relation qu'ils ressentent, le manque de ce temps-là.

Les deux dimensions sont souvent très associées.

Il y a aussi des choses dont ils ont pu ou sont encore aujourd'hui fiers d'avoir accomplis dans leur vie. Qu'ils évoquent aussi dans de beaux souvenirs.

Il y a aussi la question du voyage. Un temps qui était différent, où ils ont vu autre chose qui les a marqués. Des souvenirs de vacances quand ils étaient enfants ou bien de colonies de vacances. La dimension aventure, des événements qui sortaient un peu de leur ordinaire. Surtout que les voyages étaient dans le temps moins fréquents et faciles qu'aujourd'hui et du coup étaient toujours, un peu, des aventures exceptionnelles.

Ces souvenirs ont besoin d'un espace pour se dire, pour faire surface. Ils ont besoin de personnes

pour les écouter. Ils peuvent faire surface par la culture bien sûr mais aussi par le sensoriel. Les sens ramènent des souvenirs parfois enfouis.

La question de l'environnement est centrale. Quelque chose d'assez global dans l'entourage des résidents et je pense que c'est aussi parce qu'ils se sentent en sécurité et qu'il y a suffisamment d'investissement de la part de l'équipe qu'eux vont pouvoir être dans cette dynamique-là.

On va proposer, on va créer et ça va les amener à s'attacher, s'identifier à ce qu'on propose. Ils vont alors créer des choses, des objets, de la parole et à travers retrouver leurs souvenirs. Donc je pense que c'est aussi dans les propositions institutionnelles que ça peut émerger et de là ça se décline effectivement sur les différents professionnels. Ça crée un entourage, oui, suffisamment bienveillant, dans lequel ils se sentent en sécurité pour qu'ils se sentent tranquilles afin que les souvenirs reviennent.

Et puis le fait qu'on montre de l'intérêt à ce qu'ils ont à dire, à ce dont ils se souviennent, aux histoires qu'ils inventent c'est aussi quelque chose qui va soutenir cette mémoire. Ça va donner l'envie de partager, de communiquer, et si on ne prête pas attention, si on n'écoute pas, en effet, tout ça va disparaître tranquillement.

Le projet culture et santé a participé à ça. Tout au départ on a beaucoup travaillé sur la notion du souvenir et après on s'est orienté vers le théâtre. Et

cette première année a fait le terreau de toute la suite. Cette année à travailler sur leurs souvenirs, à avoir de l'intérêt pour leurs histoires a permis qu'eux-mêmes puissent penser que ça a un intérêt de parler, ça leur a donné envie de raconter leurs histoires, leurs souvenirs. Le fait que tout ça soit soutenu, ça a permis après de partir sur autre chose et de mettre en place l'atelier théâtre et de rajouter d'autres histoires.

En fait c'est une question d'attention, d'intérêt qu'on leur apporte. Il faut être à contre-courant de la société qui effectivement a tendance à les mettre de côté. Là on vient dire qu'ils ont des choses à nous raconter, des valeurs, une histoire à transmettre et qui passe à travers eux. Et tout ça c'est important. Je pense que c'est primordial même.

Pour moi, les beaux souvenirs de l'EHPAD sont toujours les rencontres avec les personnes âgées. Des rencontres particulières, fortes, moi je trouve ça beau.

C'est aussi quand même tout ce qui a pu se passer depuis quatre ans en termes d'ateliers, de spectacles, de sorties au théâtre, toute cette dynamique là c'est quelque chose qui a beaucoup marqué l'EHPAD et qui pour moi fera partie des plus beaux souvenirs de l'EHPAD.

Moi ce que je trouve positif c'est la dynamique d'ouverture. L'idée d'ouvrir les portes de l'EHPAD à un maximum d'activités, d'associations, d'écoles, de gens je trouve ça beau. Toutes ces interactions

sociales c'est aussi remettre les résidents dans la cité et pas enfermés complètement dans l'EHPAD.

Il y a cette ouverture intergénérationnelle qui est très belle ici.

Ce qui m'a le plus marqué quand j'ai commencé à travailler avec des personnes âgées, c'est la dimension tactile. Ils nous touchent beaucoup, il y a une dimension du toucher qui est hyper importante et je trouve ça très touchant. Il y a quelque chose de...dans notre formation c'est très inhabituel, au contraire la dimension corporelle est mise à distance. Mais eux ils viennent beaucoup chercher ça, ce contact et il n'y a que dans ce travail-là, cette clinique-là que je trouve ça.

Il y a beaucoup de tendresse dans ces moments.

Régulièrement des bribes d'échanges vont me marquer et je vais repartir avec. Et puis quand sur la route, je vais y penser ça va me faire sourire. Beaucoup de résidents sont très beaux, très drôles.

C'est voir toute cette vie qu'il y a dans l'EHPAD et chez les résidents. Cet aspect-là on a tendance à l'oublier.

Moi, ça me touche personnellement.

Nadia CARCASSET
Directrice référente

Qu'est-ce que selon vous un beau souvenir ?

Un beau souvenir, c'est un instant qui laisse une trace douce dans le cœur. C'est souvent simple : un éclat de rire, une main tenue, un regard complice, un moment partagé qui réchauffe encore longtemps après. Ce sont des instants de vie qui apaisent et que l'on aime retrouver en pensée.

Qu'est-ce qu'un beau souvenir pour les résidents ?

Pour les résidents, un beau souvenir peut être une visite inattendue, une chanson qu'on leur chante, un gâteau partagé un après-midi, une promenade dans le jardin au soleil, ou encore un moment de complicité avec un soignant, un enfant... Ce sont souvent les choses les plus simples, mais qui ont du sens : se sentir écouté, regardé, reconnu.

Qu'est-ce qui selon vous favorise l'apparition des beaux souvenirs chez les résidents ?

La bienveillance, la patience et la présence favorisent ces souvenirs. Offrir du temps vrai, des gestes attentionnés, créer des instants de joie, même fugaces, rend possible ces souvenirs précieux. Quand les résidents sentent qu'ils comptent, qu'ils sont entourés avec chaleur et respect, les beaux souvenirs peuvent naître.

Pensez-vous que vous aurez de beaux souvenirs de l'EHPAD ? Quels sont-ils ?

Oui, je pense que certains souvenirs resteront gravés. Ce sont souvent des moments inattendus : le sourire d'un résident après une journée difficile, un résident qui vous prend la main, un mot de gratitude sincère. Ce sont aussi les petits rituels, les regards complices, les progrès qu'on accompagne, les liens qui se créent.

Quels seraient ces beaux souvenirs ?

Ce serait, par exemple, le souvenir d'une résidente qui m'a confié une partie de son histoire avec émotion. Le jour où un résident, d'habitude silencieux, a chanté quelques paroles d'une chanson d'enfance. Ou simplement les éclats de rire partagés lors d'un atelier théâtre ou d'un repas. Tous ces instants où l'humain est au centre, dans sa fragilité et sa beauté.



Saison culturelle 2023 – 2024

Programmation artistique d'octobre à juillet

The brightest hits of Les Paul & Mary Ford- Melissa Lesnie & Victor Pitoiset – Musique

Les aimants - Compagnie Mangano-Massip – Danse-Théâtre

La marchande de sons - Compagnie Bardaplume – Théâtre musical

La parada flamenca - Compagnie La mesure sorcière/ El compas Brujo - Danse

La ligne jaune – Compagnie Les grandes personnes – Théâtre-Marionnettes

Vera Rubin – Malou Rivoallan & Paul Levis - Musique

Tout ira bien – Compagnie Dé-Châinée – Théâtre gestuel et burlesque

Ex!t - Compagnie Circ'Onirico - Cirque

La beauté du souvenir - Compagnie Liria – Théâtre

Les expositions

Compagnie Liria - Exposition de photographies – La beauté du souvenir #2

Bernard Tran - Exposition de photographies

Gildas Zalio - Exposition de dessins

Patricia Plançon-Ribourg - Exposition de peintures

Pascale Pasello - Exposition de peintures - Créatures

Violette Palasi - Exposition de photographies - Ondes, What if...? Weissdorm et Erde

Daniel Colombelle et Monique Guehl - Exposition de peintures et céramiques – Histoire d'une

rencontre de France à Cuba

Compagnie Liria - Exposition de portraits – La beauté du souvenir #3

Parcours culturel

Au Théâtre de Corbeil-Essonnes

Girls & boys – Collectif Brûle

HiHaHutte - Compagnie de stilte

P'tit Jean le Géant – Compagnie Liria

Concert – Concert de poche

Au Silo à Tigery

Ça disparaît – Compagnie Stupefy et Compagnie du Faro

À la médiathèque Chantemerle à Corbeil-Essonnes

Exposition La beauté du souvenir #3

Vernissage exposition avec les résidents de l'EHPAD

Au parc Chantemerle à Corbeil-Essonnes

Rencontres et atelier avec les habitants de Corbeil-Essonnes





Saison culturelle 2024 – 2025

Programmation artistique d'octobre à juillet

Le grand loto des artistes oubliées – Compagnie Tout un ciel – Théâtre

Gilgamesh - Compagnie Atelier de l'orage – Conte

Le cirque de Strobinell- Association Strobinell – Cirque

P'tit Rockeur trio – Paul Cépède, Aramis Monroy, Victor Pitoiset – Concert

Charivari – Compagnie Théâtre du Nonde – Clown

Cabaret Bad Biches – Association Bad Biches – Cabaret

Contes et musiques – Henry Lemaigre, Maximilien Neujahr, Simon Pitaqaj – Contes, musiques

Thanatamate – Compagnie Mangano-Massip – Théâtre gestuel et clown

La parole rêvée des femmes - Compagnie Liria – Théâtre

LES EXPOSITIONS

Compagnie Liria - Exposition de portraits – La beauté du souvenir #3

PARCOURS CULTUREL
Au Théâtre de Corbeil-Essonnes
L'enfant et le cacaotier – Antoine Pateau

Sorties aux représentations du spectacle La beauté du souvenir

Collège Chantemerle à Corbeil-Essonnes

École élémentaire Joliot-Curie à Corbeil-Essonnes

Médiathèque Chantemerle à Corbeil-Essonnes

Faire vivre la culture en établissement médico-social : l'exemple de l'EHPAD du Centre Hospitalier Sud-Francilien



SMPS Syndicat des Managers Publics de Santé

Délégation nationale chez SMPS

11 avril 2025

« Aux Champs-Élysées... ». C'est par cette célèbre chanson que débute le spectacle à l'EHPAD de Corbeil, ce vendredi 4 avril — un petit échauffement vocal avant de plonger dans la représentation ! Dans le patio de l'établissement, de nombreux résidents, accompagnés des élèves de l'école élémentaire voisine, sont venus assister à la représentation de la compagnie de théâtre Liria, en résidence artistique.

Au programme : des contes, notamment Balkaniques, portés par Simon Pitaqaj, directeur artistique et metteur en scène, Henri Lemaigre, comédien, et Maximilien Neujard, musicien. Un véritable voyage rythmé et chaleureux... tout en restant chez soi !



L'EHPAD de Corbeil se distingue par un public de résidents relativement jeunes, âgés en moyenne de 80 ans, avec souvent un long parcours en psychiatrie. Le projet théâtral s'inscrit donc dans une dynamique plus large d'ouverture au niveau du CHSF, en associant également les patients de l'unité post-cure de psychiatrie, installés dans un bâtiment classé à proximité.

« C'est un véritable succès : une cinquantaine de résidents y participe, y compris les plus dépendants », souligne Isabelle Desmoulins, psychologue de l'établissement. Ce projet contribue pleinement à l'ouverture de l'EHPAD sur l'extérieur. À chaque représentation, les résidents d'un foyer de vie associatif sont également conviés.

Mais les représentations qui se déroulent une fois par mois ne sont que la partie émergée de l'iceberg. D'octobre à juin, des ateliers de théâtre hebdomadaires de deux heures sont organisés. Chaque semaine, entre 16 et 18 résidents y participent.



Nadia Carcasset, directrice référente de l'EHPAD

« Je suis bluffée par les résidents », confie Marlène Marques, animatrice, « certains se révèlent très expressifs, presque transformés. Ils n'ont pas peur du regard des autres, car les ateliers se déroulent dans le patio, en public. » Ces ateliers, ani-

més par Henri Lemaigre, bénéficient d'une approche adaptée aux spécificités du public.

Ils sont également ouverts aux patients de l'unité post-cure de psychiatrie. « Ce sont des personnes atteintes de troubles psychotiques chroniques, souvent en sortie d'hospitalisation longue. Ces ateliers leur offrent un temps de transition avant une réinsertion en milieu ordinaire ou en structure médico-sociale », précise Isabelle Desmoulins. Deux à trois patients participent régulièrement, sur la base du volontariat.

Le partenariat entre l'EHPAD et la compagnie Liria s'inscrit dans le cadre du dispositif Culture et Santé et dure déjà depuis quatre ans. Nadia Carcasset, directrice référente de l'EHPAD insiste : « La culture dans l'établissement va bien au-delà du seul théâtre. »

En effet, le Centre Hospitalier Sud-Francilien joue un rôle moteur, en lien avec la ville de Corbeil. Parmi les projets menés : un studio photo, un partenariat avec le Musée du Louvre permettant le prêt de reproductions d'œuvres et l'organisation de visites pour 14 résidents... Autant d'initiatives qui valorisent l'établissement et renforcent son ancrage dans la ville. Très prochainement, la Maison de la Jeunesse et de la Culture (MJC) de Corbeil-Essonnes, impliquée notamment dans les quartiers prioritaires, interviendra avec sa radio itinérante.

Parallèlement, un travail de recherche universitaire a été mené l'année dernière pour mesurer les effets de ces activités théâtrales sur les résidents. Basée sur l'analyse de 15 à 16 séances, cette étude a été menée dans le cadre d'un Master de recherches de la psychologue et a permis d'analyser les bénéfices observés.

Si l'objectif des ateliers théâtre n'est pas explicitement thérapeutique, le bien-être procuré est quant à lui indéniable...





Le Mensuel a décidé d'ouvrir ses colonnes à vos contributions. Ce mois-ci, Isabelle Desmoulin, psychologue à l'Ehpad public Galignani, évoque le projet Culture et Santé « La beauté du souvenir »¹. Elle décrit l'impact de cette démarche auprès des résidents, des familles et des professionnels.

Quand un Ehpad invite l'art dans ses murs...

Naissance d'une farandole d'histoires et de souvenirs

par **Isabelle DESMOULINS**
Psychologue



Pour les résidents de l'EHPAD Galignani², ce projet s'inscrit dans la continuité du travail d'écriture initié pendant le confinement de mars 2020. Face aux sentiments d'isolement et d'enfermement induits, l'idée de proposer un espace de liberté s'est imposée. En effet, dans le contexte très anxiogène de cette crise sanitaire, il était primordial de rompre la spirale mortifère et de permettre une évasion, une ouverture vers la création et ainsi la vie.

Au fil des mois, les résidents sont restés très investis dans cette approche et se sont appropriés ce moyen d'expression. Ainsi, ils ont retrouvé une envie et un possible de dire. A travers l'écriture ils témoignent d'une vie, leur vie d'avant, de maintenant, de leurs souffrances, de leurs plaisirs et de leurs désirs aussi.

L'écriture est source d'un réel plaisir en sus du sentiment de liberté, d'exister, d'une expression de soi et de son histoire. Plaisir à écrire, se raconter, témoigner d'une époque, graver le passé et surtout s'inscrire dans une dynamique ouverte sur l'avenir. Ecrire pour soi mais aussi pour les autres, pour être lu, pour le plaisir de partager, pour laisser une trace et donner de l'avenir au passé.

Un espace d'expression

Le projet d'ouvrir ce travail d'écriture sur une nouvelle dimension culturelle s'est inscrit dans un contexte toujours très éprouvant pour les résidents de l'EHPAD. La lecture poétique est un moyen d'offrir une scène aux textes qu'ils

ont écrits : un espace pour lire, déclamer, transmettre, partager leurs ressentis... Cette approche est également confortée par le rapport de l'OMS du 11 novembre 2019 (basée sur 900 publications) mettant en évidence un impact positif de l'art sur la santé. « Faire entrer l'art dans la vie de quelqu'un par le biais d'activités telles que la danse, le chant ou la fréquentation de musées et de concerts nous donne une clé supplémentaire pour améliorer notre santé physique et mentale » déclare le docteur Prokša Oštin, directrice régionale de l'OMS pour l'Europe.³

¹ <https://www.psychologies.com/Actualites/Sante-mentale/Solus-à-OMS-l-art-thérapie-est-bénéfique-pour-la-santé-mentale-et-physique> publié en janvier 2020

² Ce projet est principalement financé par la DRAC et l'ARS dans le cadre du programme « Culture et Santé » et la Fondation de France. Il est organisé avec la collaboration de la compagnie LIRIA et du Théâtre de Corbeil-Essonnes.

³ EHPAD public rattaché au Centre Hospitalier Sud Francilien situé à CORBEIL-ESSONNES (91)

focus

La compagnie Liria : la liberté en partage

Liria signifie liberté en albanais. La compagnie, créée au lendemain de l'indépendance du Kosovo, axe son travail sur le texte, le corps et les objets. Elle fabrique des spectacles intenses, dans une langue inventive à la poésie écorchée, avec « des comédiennes et comédiens italiens, africains, maghrébins, français, croates, aussi des Vieux d'EHPAD, des mamans maliennes, une Algérienne et Marilyn », comme dit Simon Pitaqaj, son directeur. Bouleversante d'humanité, sidérante de justesse, souvent drôle puisqu'il faut rire du malheur, l'œuvre qu'élabore la compagnie Liria est passionnante. Installée en résidence à Corbeil-Essonnes, elle y fait dialoguer le territoire et le monde.

Entretien / Simon Pitaqaj

Pour un théâtre nourri de l'humain

Metteur en scène et comédien, dramaturge et conteur, Simon Pitaqaj a installé la compagnie Liria à Corbeil-Essonnes où il travaille à constituer un répertoire original qui tisse trame humaine et chaîne théâtrale.

Comment êtes-vous arrivé à Corbeil ?

Simon Pitaqaj : Avec moi, les petits enfants de Tito, en 2017. L'équipe du théâtre de Corbeil cherchait une compagnie qui pouvait travailler avec des jeunes en rupture sociale sur les thèmes qui abordent cette place. La compagnie Liria a donc été accueillie en résidence, assurée d'un soutien à la production et le théâtre. Avec une vingtaine de jeunes, nous avons misé notre vie et notre existence, nous avons commencé un travail sur l'identité, l'origine, la double culture, les enfants perturbateurs, qui a donné Les Mains courageuses, un livre et plusieurs représentations. Tout ce travail s'est ensuite développé avec Les Papas sont rivaux et La Parole rivée des femmes. Ce projet est né de la demande d'une association qui avait vu Les Mains courageuses et voulait rendre hommage à une femme délaissée du quartier. Elle a donc demandé un spectacle qui avait traversé le quartier. Pour interroger la violence faite aux femmes, nous avons réécrit leurs témoignages au lieu de l'association. Accueillies au quartier de l'Émile, nous sommes ensuite allées dans un autre quartier, les Tartarès, avec l'association Falco, pour organiser des expositions au théâtre de Corbeil et dans les médiathèques, et un spectacle où des femmes apportent leurs voix et leurs récits avec courage, confiance et dignité.

« Ce qui me passionne dans les mythes, c'est la manière dont ils habitent le quotidien. »

Ce lien entre oral et écrit nourrit aussi votre travail pour les mythes...

S. P. : Les légendes et les contes sont traditionnellement racontés et doivent passer par l'écrit pour être dits sur scène. Je m'en inspire comme je le fais des témoignages, pour les rendre à ma manière. Comme si je les devais pour mieux les raconter. Ces allers-retours me permettent de trouver ma langue à moi. Le Prince a été construit autour de principes, sous la forme d'un dialogue entre Anouk, personnage de L'Adolescent de Dostoïevski, et Mousa, un jeune des Tartarès. Deux époques, deux



Simon Pitaqaj, metteur en scène et comédien de la compagnie Liria.

commentaires, deux langues, mais les mêmes problématiques. Ce qui me passionne dans les mythes, c'est la manière dont ils habitent le quotidien. Ça a commencé avec La Vieille Guerre et la naissance du mythe du Kosovo à la bataille du Champ des Herbes, en 1999. Il est passionnant de comprendre comment les légendes se créent et comment leurs personnages nous aident encore aujourd'hui. C'est ce qui m'a fait avec Le Post.

Dans *Le Post*, Jean le Géant, votre dernier conte, vous relate toutes vos sources...

S. P. : *Le Post* Jean le Géant est aussi né d'une légende. Ce spectacle interroge la manière dont la fiction révèle l'homme et comment l'homme devient fiction. Comment se débrouille-t-on avec le passé ? Le grand-on raconte-il est douloureux, lui qui mène en sa vieillesse pour pouvoir vivre avec ? Le théâtre permet de raconter la terre et de voir ce qu'on peut faire du passé pour qu'il ne demeure pas statique. Je viens maintenant d'un passé tragique que dois-je en faire ? Quand je commence le théâtre, je ne savais pas que j'allais faire ce voyage passionnant et excitant. La rencontre avec les habitants de Corbeil et surtout avec

les femmes m'a beaucoup appris. Sur les femmes, évidemment, mais aussi sur moi-même, sur les échecs vécus : cela m'a permis d'avancer humainement et artistiquement.

Que raconte *Le Post* Jean le Géant ?

S. P. : Tout part d'une rencontre entre un Kosovo et un Algérien, qui a quitté l'Algérie après la décennie noire pour venir sans papiers en France. Le Kosovo y est arrivé dans les années 90, comme moi. J'ai eu envie de jouer avec les échecs. Qui sont ces deux personnes ? Qui est l'Algérien ? Un univers de guerre, un horreur ou la victoire ? Qui est l'Albanais ? Un malin, un mec, un trafiquant et un voleur, comme le voulaient les albanais ? La pièce se déroule en trois tableaux. Après la rencontre, on plonge dans une espèce de rêve qui nous renvoie vers une légende kosovienne et horreur. Ces hommes racontent leur vie ou la légende ? Comment la légende raconte-t-elle leur identité et les pousse-t-elle à se raconter ? Les femmes de la légende viennent alors habiter le récit et l'accompagner et on découvre l'identité de chacun. Avec ce spectacle, j'arrive non pas à une conclusion, mais plutôt à l'affirmation d'un champ d'écriture, qui m'a permis de réfléchir sur ces êtres humains en transit, ce qui émergeait déjà. Le Prince. Pourquoi sont-ils en transit, pourquoi ne peuvent-ils pas en sortir, comment de temps en temps ? Je fais une lecture de l'homme dans le 11 novembre et d'autres projets naissent autour.

Petit tour à Corbeil : Théâtre Le Colombien...

Théâtre Le Colombien, 11 rue Marie-Anne-Colombien, 91100 Evry-sur-Seine. Du 7 au 17 novembre 2023 à 19h30 (sauf le jeudi) : *Le Post* Jean le Géant, 19h30 (sauf le jeudi) : *Le Post* Jean le Géant.

Tel : 01 69 70 70 70. **Théâtre de Corbeil-Essonnes**, 22 rue Félix-Hugues, 91100 Corbeil-Essonnes. Du 8 au 10 novembre 2023 à 19h30 (sauf le jeudi) : *Le Post* Jean le Géant, 19h30 (sauf le jeudi) : *Le Post* Jean le Géant.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

Le 11 novembre à 19h30, lecture de L'Adolescent de Dostoïevski.

COMPAGNIE LIRIA

« Le théâtre est une façon de décroquer le quotidien et d'ouvrir différents chemins pour mieux s'approprier le réel » - Simon Pitaqaj

La création de la compagnie Liria en 2008. Le théâtre donne la force de vouloir, à son tour, prendre la parole pour s'exprimer sur ce qui nous échappe. Il propose une autre façon de vivre : ne plus être effacé de son existence.

La Cie Liria cherche à élargir les perspectives pour donner la possibilité d'aller au bout de nos désirs intimes. Au fil du travail de la Cie, on voit se former des ponts et des correspondances : les légendes albanaises qui ont marqué l'enfance de Simon Pitaqaj répondent aux questionnements auxquels il fait face aujourd'hui. Les contes s'invitent dans les cités, les mots du public se mêlent aux « grands textes » pour créer de nouvelles œuvres ... La scène devient un lieu de rencontre improbable, qui appartient autant à l'auteur-metteur en scène, qu'à l'acteur et au spectateur.

CONTACT

Artistique :

Simon Pitaqaj
liriateater@gmail.com
06 63 94 93 65

Administration :

Marine Druelle
compagnieliria@gmail.com

Avec le soutien de la DRAC Ile-de-France, l'ARS Ile-de-France, la fondation de France, la région Ile-de-France, le département de l'Essonne, agglomération Grand Paris Sud, le théâtre de Corbeil-Essonnes, l'EHPAD Galignani.



Direction régionale
des Affaires culturelles
d'Ile-de-France

